LE MONDE ILLUSTRE

ALBUM UNIVERSEL

21e ANNÉE — No 1083 MONTRÉAL, 21 JANVIER 1905 40 PAGES, 5c le Numéro

EUGENE YSAYE

Le grand violoniste franco-belge qui se fera entendre au Monument National le 31 janvier

Le Monde Illustré
Album Universel
LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

BUREAU DE REDACTION
Edifice de "La Presse", 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste Pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Quatre mois, $1.00 . . . . . Payable d'avance
Un an, $3.00 . . . . . Six mois, $1.50

SOMMAIRE

TEXTE — La jeune fille et les arts. — La mode. — Mistral et le prix Nobel. — Le vieux Japon. — Coutumes matrimoniales exotiques. — Le père inflexible. — La procession du lord-maire. — Drôleries et rigolades.

FEUILLETONS — Histoire populaire de Napoléon 1er. — L'Inconnue, par E. Le Mouël.

MUSIQUE — "Paillasse", drame lyrique en deux actes, par Léoncavallo — Mazurka, par Chopin.

GRAVURES — Frontispice, "Ysaye" — Dansez au son de la musique (gravure hors texte). — La mode du jour. — Portrait de Mistral. — Exécution capitale. — L'oie blanche. — Les petits naturalistes. — Dessins comiques et originaux.

La jeune fille et les Arts

C'ETAIT naguère la coutume, dans les réunions intimes, que, vers le milieu de la soirée, une fois le café bu et les hommes revenus du fumoir, une des femmes de l'assistance se tournât vers la maîtresse de maison et lui dît avec son plus gracieux sourire :

—Votre chère mignonne ne nous fera-t-elle pas un peu de musique?

A cette question attendue, la mère répondait d'abord par quelques phrases modestes:

—Ma fille ne sait pas grand'chose de neuf. Elle n'a guère le temps de travailler: nous sommes si occupées!

Cette défaite ne trompait personne. On insistait aimablement, on prononçait des paroles flatteuses: "Elle est si musicienne!... tant de facilité!... Un si beau talent!..." La mère faisait encore quelques façons, puis cédait, comme par contrainte, en réclamant l'indulgence. Alors, la "chère mignonne" s'asseyait au piano et jouait avec une touchante application la romance de Mendelssohn ou le nocturne de Chopin, qu'elle étudiait trois heures par jour, depuis un mois, en vue de cette exécution solennelle. Et quand, rouge d'émotion et joyeuse d'avoir fini, elle quittait son tabouret, c'étaient des bravos et des compliments sans fin sur les "étonnants progrès" de la jeune virtuose. Parfois, un maladroit admirateur demandait "autre chose". Mais il comprenait bientôt qu'il avait commis un impair. car on lui répondait, non sans quelque embarras, que la pauvre petite n'était bien sûre que de ce seul morceau.

Ce type de jeune fille n'a peut-être pas encore tout à fait disparu, mais il commence à devenir rare. Il n'y a plus guère que les parvenus pour infliger à leurs hôtes l'audition d'une oeuvre de maître massacrée par leur progéniture. Dans leur sotte vanité, ils veulent montrer que leur fille profite des leçons coûteuses qu'ils lui font donner: "Songez donc, disent-ils, $2.00 le cachet!" Mais ce qui existe encore, et en assez grand nombre, ce sont les fillettes qui, sans avoir la moindre aptitude musicale, sont condamnées à tapoter tous les matins sur leur piano, parce qu'une éducation complète doit comprendre les "arts d'agrément". La mère se rend bien compte que sa fille n'aura jamais de talent, et elle a la sagesse de ne pas la faire entendre quand elle reçoit. Elle sait aussi qu'une fois mariée, la pauvrette, enfin délivrée de ce travail forcé, fermera son instrument pour ne plus le rouvrir, ainsi qu'elle a vu faire à sa mère elle-même. N'importe, l'usage est tyrannique et personne n'oserait s'y soustraire: une jeune fille doit apprendre la musique.

A quoi bon tant de temps employé, tant d'argent pour en arriver là!

Les mères, qui me liront, me répondront peut-être: "Vous avez cent fois raison; nos filles, pour la plupart, ne deviendront pas des artistes. Mais nous n'en demandons pas tant. En leur faisant apprendre la musique, nous nous proposons seulement de leur fournir une distraction qui occupe leurs loisirs en développant leur goût. Une personne de dix-sept ans, qui a terminé ses études, trouve dans sa journée bien des heures vides. Sa toilette, les soins du ménage, les sorties et les visites ne suffisent pas à remplir tout son temps. L'hiver surtout, quand la neige la confine à la maison. comment lutter contre l'oisiveté, mère de l'ennui? Il y a bien la lecture. Mais on ne peut pas toujours lire. Même le cerveau se lasse et les souvenirs se mêlent si l'on fait succéder trop rapidement un livre à un autre. Musique et peinture sont la grande ressource. Elles occupent l'esprit et les doigts, elles empêchent les rêveries creuses, si néfastes pour l'imagination, elles habituent à l'effort patient et répété, car il faut reprendre souvent un même morceau pour le mener à bien, elles élèvent l'âme, enfin, en inspirant l'amour du beau. Que peut-on désirer de plus?"

J'avoue que ces arguments me touchent peu. Ils me laissent même absolument sceptique. En réalité, ces beaux résultats ne sont jamais atteints. La musique, telle que la pratiquent la plupart des jeunes filles, n'exercent sur elles aucune influence salutaire. Elles s'y livrent sans conviction, sans intérêt, et, tandis que leurs mains égrènent les arpèges, leur esprit s'envole bien loin de ce travail machinal et se perd dans ces songes que vous redoutez avec raison. Par suite, elles n'y apprennent pas, comme vous le croyez, la nécessité de déployer, pour réussir, une persévérance opiniâtre. Ecoutez vos filles étudier leur piano: elles répètent chaque jour les mêmes fautes sans jamais chercher à les corriger, parce que le coeur n'y est pas et que l'attention reste absente. Et vous supposez que cette fastidieuse besogne, qu'elles accomplissent avec répugnance, contribuera à leur éducation morale, leur fera goûter les grandes et pures joies de l'art! Hélas! elle les en dégoûtera à tout jamais!

J'admets, cependant, que quelques-unes, plus naïves, plus ardentes, peut-être aussi mieux douées, se consacrent à ce genre d'études avec plus d'application. Elles arrivent à jouer correctement un morceau. Mais alors, le danger devient autre. Ces petits succès enflent leur vanité, elles se croient vraiment des artistes, et, non contentes de quêter des compliments pour leurs oeuvres d'amateur, elles affectent de juger, en connaisseuses, celles même des professionnels. Elles sont convaincues de leur haute compétence. Elles discutent, elles critiquent, elles tranchent, avec un pédantisme insupportable et ridicule. Ainsi, dans ces études artistiques, leur âme, loin de s'ennoblir, s'est diminuée, rabaissée: elle y a appris non les nobles admirations, mais les jalousies mesquines, non le respect du génie, mais l'envieux dédain qu'il inspire à l'impuissance, non la modestie mais l'orgueil.

Voilà le résultat, qui est lamentable. Mais pourrait-on en obtenir un plus satisfaisant? Sans aucun doute. Seulement, il faudrait procéder autrement qu'on ne fait.

L'erreur initiale consiste à désigner la musique, le dessin, la peinture, sous le nom d'"arts d'agrément", et à considérer comme une distraction ce qui doit être le complément indispensable de l'éducation. Il n'y a pas "des arts d'agrément", il y a "l'art" tout simplement. Si vous voulez distraire vos filles, faites-les jouer au croquet, au tennis, aux dames, aux dominos, à tout ce qu'il vous plaira; qu'elles se réunissent avec leurs amies pour causer, pour rire, pour danser. Mais qu'elles ne commettent pas cette profanation de ravaler l'art au rang d'une amusette.

L'art est la plus noble manifestation du génie humain, le meilleur moyen que l'homme ait trouvé pour exprimer avec beauté ses sentiments et ses pensées. Un Poussin contemple un paysage au soleil couchant: la vue de l'astre qui décline, tandis que monte l'ombre de la nuit, suscite en lui des rêveries mélancoliques. Son pinceau les traduit en magnifiques et éloquentes images. L'âme douloureuse d'un Beethoven épanche, en phrases sublimes, dans la "Pathétique", ses angoisses, se élans et ses désespérances. Et devant les toiles de l'un, comme en entendant les sonates de l'autre, nous éprouvons à notre tour les émotions, les joies, les tristesses qu'ils ont ressenties. Car l'art ignore l'égoïsme: son principe est l'amour, et c'est ce qui fait sa valeur morale. Le peintre, le musicien, le poète pourrait garder jalousement en lui les trésors merveilleux de son génie. Il les distribue, au contraire, avec profusion, il les répand sans compter, il les disperse aux quatre coins du monde, communiquant aux autres hommes la flamme divine qui brûle en son coeur. Ainsi il élève leurs âmes, il les épure, il leur fait goûter les jouissances les plus nobles en même temps qu'il leur donne les plus hauts enseignements. Le jeune homme qui vient de lire le "Cid" se sent des velléités d'héroïsme. En regardant la "Vierge à la Chaise", la jeune fille comprend mieux la douceur du devoir maternel. Qui de nous, écoutant l'andante de la "Spmphonie en ut mineur", n'a pas aspiré à devenir meilleur, à monter, monter toujours vers le bien, comme semble l'y inviter cette phrase musicale pareille à un appel?

Mais, pour que l'art puisse jouer ce rôle de stimulant moral, il faut qu'on le prenne au sérieux; qu'on le traite avec respect, qu'on lui rende une sorte de culte, au lieu d'entretenir avec lui une camaraderie familière. En d'autres termes, ce qui importe, ce n'est pas de pratiquer médiocrement un art, c'est de le comprendre et de le goûter. Par suite, l'éducation artistique de la jeune fille consistera à faire d'elle non une exécutante, mais une femme capable de sentir et d'apprécier. On lui apprendra, pour une oeuvre musicale, à découvrir la pensée que l'auteur a voulu rendre, les développements qu'il lui a donnés, les variations qu'il lui a fait subir; qu'elle soit à même de distinguer, dans un orchestre, les timbres des divers instruments et de comprendre les sens différents que peut prendre une même phrase, suivant qu'elle est confiée aux cordes, aux bois ou aux cuivres. Mais comment lui enseigner tout cela? D'une manière bien simple: en la conduisant souvent au concert, et, bien entendu, en ne lui faisant connaître que des ouvrages de grands maîtres. Il faut donc renoncer à tout ce qui est médiocre et risquerait de fausser le goût: les merveilles sont assez nombreuses, de Bach à Wagner, pour qu'on n'ait que l'embarras du choix.

Alors, va-t-on me dire, écouter et regarder, voilà tout? Plus de leçons de piano? Plus de travail personnel? Mais si, mais si. Il est très utile, au contraire, et je ne prétends pas l'interdire. Seulement, il doit être compris comme une simple initiation. N'exigez plus que vos filles pâlissent un mois ou s'énervent à répéter indéfiniment la même sonate. Des déchiffrages dans le mouvement indiqué, où l'on cherchra moins à éviter toute faute qu'à bien rendre la pensée du compositeur, il n'en faut pas davantage pour ouvrir l'esprit et le rendre accessible au beau. Or, l'éducation artistique musicale ne se propose pas d'autre but... A moins, cependant, que vous ne songiez à faire de l'art un gagne-pain. En ce cas, c'est une autre affaire!

DANSEZ AU SON DE LA MUSIQUE . . . !

L'ART DE LA MODE

DEPUIS quelques années on faisait miroiter aux yeux des femmes sérieuses et économes les grands avantages que la mode leur réservait. Les lainages et surtout le drap suffisaient le plus souvent aux besoins de cette catégorie de personnes qui veulent suivre le mouvement, être mises comme tout le monde, et qui ne veulent pas dépenser gros. C'était certainement agréable pour beaucoup, mais malheureusement, ou plutôt heureusement, selon que vous envisagerez différemment la question, il nous faut toujours du changement.

Puis, les fabricants de soieries ont trouvé que vraiment on leur boudait trop longtemps, ils ont fait des efforts, beaucoup d'efforts, et ceux-ci ont si bien été couronnés de succès, que l'on a trouvé qu'il ne serait pas mauvais de réserver quelques faveurs à la soie et au velours. En somme, nous avons assisté à une sorte de renaissance de la soie, car les tissus que l'on comprend sous cette dénomination ont bien peu de points de ressemblance avec ceux que l'on connut jadis.

Les taffetas se sont désapprêtés, ils ont maintenant toute la souplesse voulue pour se travailler de merveilleuse façon; mais à côté d'eux il y a place pour une collection nombreuse de tissus de soie: les louisines y sont fort bien représentées, en uni et en fantaisie elles plaisent également; la mousseline, le satin Liberty sont pour ainsi dire classiques, de même que la paillette; on fait aussi des sergés à grosses côtes très marquées, des surahs et des reps, mais nous ne saurions trop le répéter, il ne faudrait pas vous figurer que l'on vous montrera, madame, d'épaisses soies se tenant debout, non, tout s'est assoupli pour se prêter au travail de l'aiguille.

Comme nouveauté il faut signaler le taffetas "caméléon", une jolie soie souple qui se fait en toutes nuances glacées; on a obtenu des effets imprévus par le mélange de quatre teintes,; ainsi, du vert, du violet, du bleu et du noir donnent un ensemble sombre mais bien joli; plus gai est celui du beige, du rose, du bleu ciel et du mauve, pour ne citer que ceux-là.

La place nous est trop limitée pour qu'il nous soit permis de nommer toutes les soiries, mais ce faible aperçu vous a cependant quelque peu renseignées sur ce qui se fait.

Cet hiver, volontiers, les robes élégantes, aussi bien celles du jour que celles du soir, se feront en soie, ce qui ne signifie pas que le drap soit détrôné. Oh! non, tous deux se coudoient sans se faire aucun tort; on peut donc shoisir à son goût.

LA MODE DU JOUR

ELEGANTE PELISSE EN DRAP doublée d'écureuil. Col et revers de même fourrure. Chapeau de velours castor orné de plumes d'autruches.

LA MODE DU JOUR

ELEGANTE ROBE DE RECEPTION en peau de soie brun tabac ornée de dentelle et d'appliqués de gaze La jupe est froncée sur un empiècement de dentelle. Même garniture répétée au corsage et aux manches.

MISTRAL ET LE PRIX NOBEL

LORSQUE la Provence a su que cette année le prix "de la dynamite" — enveloppé de beau laurier — allait venir à son poète, la Provence a tressailli comme ses champs féconds sous le "vènt de soulèu". Et c'est quelque chose de rare et d'admirable, cet écrivain devenu le pasteur spirituel d'un peuple, et ce peuple incarnant son idée nationale dans un écrivain. C'est quelque chose des temps d'autrefois, semble-t-il, et bien de notre temps pourtant, puisque hier, un comité très moderne, à Stockholm (ville de progrès et de lumière) décernait le prix Nobel au grand "trouveur", au père de Mireille, le célèbre Frédéric Mistral.

* * *

Je me souviens qu'enfant, loin de la Provence cependant, j'ai connu le nom du poète bien avant celui de l'ouragan violent et trop durable qui secoue les branches des oliviers... Et lorsqu'un jour, en voyage, le "balayeur" de l'air, ainsi qu'on dit à Valence, souffla devant moi pour la première fois, je demandai naïvement:

—Pourquoi donc, ce méchant vent, l'appelle-t-on comme Mistral?

La pensée que Mistral, au contraire, pouvait bien tenir son nom du vent, ne m'effleura pas. Il en a cependant toute la puissance, la force durable, mais avec la bonté et le charme en plus: ici cesse la ressemblance, quoique le vent de mistral, je l'ai reconnu depuis, ne soit pas toujours un si "méchant" vent.

—J'aime mon nom, me disait le maître ces jours-ci, parce qu'il est essentiellement provençal. Le mistral, c'est le "souffle" de chez nous.

Et Mistral est l'âme de la Provence. Un grand talent, un créateur, un homme. La noble beauté de son geste, de son action forte et patiente comme celle du semeur, vive comme celle du forgeron, fin et persévérante comme celle du ciseleur, s'est jointe à la beauté du verbe pour faire de lui un "tout" unique, un être à part, qui vit noblement et simplement à l'écart du monde, dans sa maison de Maillane (Maiano-en-Provença). Or, le monde ne l'oublie pas, que ce monde soit Français, Anglais, Américain, Allemand ou Suédois. Je sais tels et tels étrangers qui, studieusement, apprirent la langue provençale pour savourer dans le texte "Mirèio" ou "Calendau"...

De son prix Nobel, on le sait, Mistral fait don à celle qui dormait et qu'il a réveillée: l'idée provençale. Déjà le Conseil municipal d'Arles a reçu notification de ce présent si généreux, au sujet duquel le poète repousse les éloges.

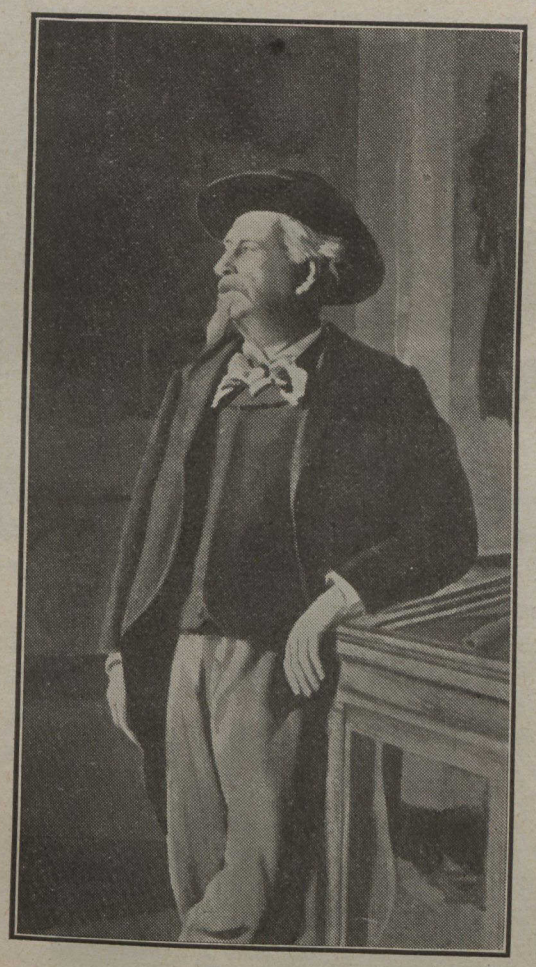
—Mais c'est naturel, me dit-il avec son extraordinaire simplicité. C'est naturel. Nous n'avons pas d'enfants; nous vivons de quelques anchois et de légumes, comme les bonnes gens de cette bonne terre. Alors...

Alors, on va transférer le "Muséum arlaten", collection d'objets familiers et familiaux, image au foyer au pays d'Arles, on va le transférer dans un grand palais historique qui vient, dit-on, des Laval par la femme du roi René. Il y aura de la place à côté pour deux ou trois collections encore (peinture, art chrétien). La salle d'honneur et la belle cour du XVe siècle resteront pour les réunions ou les fêtes du Félibrige. Le maître Mistral m'a conté que, par surplus, cet étonnant palais renferme, au milieu de cette cour très ample, un autre petit palais romain enfoui sous une mince couche de terre. On espère le mettre facilement à jour et l'entourer d'une balustrade. L'aspect se rapprocherait alors, me semble-t-il, de celui du jardin romain (square archéologique) de Besançon.

Mistral ne s'occupe point seulement des Félibres intellectuels, mais aussi des jeunes cervelles. Il ne donne pas ses soins exclusifs aux vieux meubles ou aux vieux logis: il songe aux jeunes coeurs des jeunes filles de toute cette campagne d'Arles, jusqu'aux Baux, jusqu'à Saint-Remy, plus loin encore...

Il souhaite que ces jeunes "chato" (qu'il est joli, ce mot signifiant fillette!) conservent le beau costume de leur pays, pour mieux garder, en elles et autour d'elles, l'amour de la Provence et les saines traditions. Pour les encourager dans cette voie, où l'esthétique a autant à gagner que les bonnes moeurs, il a fondé cette année la "Fèsto Vierginenco".

Ce fut à Arles, lors des Pâques dernières. L'an prochain, soit dans quelque trois mois, ce sera le tour de Saint-Rémy, qui offre un beau cirque de pelouse autour de ses monuments romains. Et



FRÉDÉRIC MISTRAL

les jeunes filles ont fait, et d'autres vont faire le serment très solennel de porter toute leur vie le costume local, puis elles recevront le "diplôme", très artistique, qu'a dessiné pour elles M. Lelée, et qui prendra place dans la chambrette du "mas", à côté des souvenirs de la première communion.

Belles enfants, aux traits réguliers, à la démarche noble et fière... Toutes aiment filialement le poète Mistral. Elles achètent la "cansoun" qu'il a composée pour la circonstances, ornée d'enluminures, et le total pour "cinque sou". Puis elles reprennent, en retournant dans leurs villages, les strophes de "Mirèio", celles qu'elles fredonnent si bien: "O Magali, ma tant amado..."

O Magali, ma tant aimée,
Mets la tête au fenestron,
Ecoute un peu cette aubade
De tambourins et de violons...

—Je suis né, me dit Mistral, sous une heureuse influence stellaire.

Et tout de suite viennent sur ses lèvres des propos fleuris sur la superstition, qu'il "cultive", affirme-t-il, et sur les transmigrations des âmes, et sur les mystérieux gestes de feu son chien-sorcier, qui s'appelait "Pan-perdu" et trépassa voici quatre ans; mais il a laissé une postérité: fils et petit-fils, noirs comme l'Erèbe. Et je songe à "Tavèn", la sorcière de "Mirèio", et à ce Trou-aux-fées qu'on montre encore au village des Baux, et qu'on montre "en y croyant" un peu...

Monde merveilleux qui vaut bien notre terne univers scientifique, et qui laisse l'âme humaine moins seule parmi les peines ou les douleurs. Cause d'alarmes et d'épouvante, opinent quelques-uns. Hélas! peut être vaut-il mieux avoir peur que de se sentir abandonné, sous un ciel désert...

Non loin de Saint-Rémy-de-Provence, dans sa maison de Maillane, les jours du poète sont remplis par l'étude et la méditation. Mais non point — j'y insiste — une méditation égoïste et stérile: c'est la vie, vécue un peu pour soi, beaucoup pour les autres, au bruit gai des marteaux du forgeron voisin, et devant les grandes plaines aux riches cultures.

La demeure est vaste et simple. Les pièces sont claires, les visages ouverts. L'accueil de Mme Mistral veut bien se faire aussi cordial et charmant que celui du grand homme qui couronna de lauriers le buste de Lamartine, au vestibule de son logis, pour accueillir (par la poésie de ceux d'avant lui) l'entrée des amis ou des simples visiteurs. Du reste, chaque visiteur est un ami de Mistral, en ce sens certain qu'il aime Mistral...

Beaucoup de livres, dans le cabinet de travail, beaucoup d'oeuvres d'art. Une jolie statuette du maître de céans. Et, sous verre, la plus délicate Arlésienne, un Tanagra... lequel aurait, par un caprice de divination, revêtu, tant de siècles à l'avance, les vêtements de ces autres filles de Grèce venues de Massilia dans la plaine, au pied des Alpilles bleues.

Oui, voilà ce fichu drapé d'où le cou librement s'érige; voilà cette guimpe brodée laissant palpiter le sein, et cette "coiffe étroite" surtout, si seyante, si coquette, dont la "main adroite" de Mireille connaissait l'ajustement.

La "conifo" estrecho
Mirèio l'a pourtè,
Sa man adrecho,
N'en couneissié l'estè
Se voulès triounfa,
Chato, conservas-la !

JEAN POMMEROL.

P. S. — Nos lecteurs savent que notre poète, M. W. Chapman, fut admis au concours pour le prix Nobel, avec son volume. "Les Aspirations".

Il aurait eu le prix si le jury eût décidé de porter son choix sur un poète de langue française. Le prix Nobel est de $40,000.

LE VIEUX JAPON

VENGEANCE de DAIMIO

QUI traduira jamais, pour le lecteur français, l'histoire anecdotique du Japon? Les amateurs de lectures romanesques y trouveraient cependant leur compte, si j'en juge par le récit suivant, obtenu d'un étudiant japonais.

Expliquons d'abord que, de temps immémorial, le paysan japonais fut toujours co-propriétaire de sa terre.

Même avant la révolution, quand le pays était partagé entre les daïmios, il n'était pas attaché à la glèbe, comme les anciens serfs. Il payait simplement la dîme à son seigneur, qui avait sur lui droit de haute et basse justice.

Quand les paysans se jugeaient écrasés par les impôts, loin de se révolter comme nos "Jacques Bonhomme" du Moyen-Age, ils adressaient une pétition à leur daïmio qui, généralement, accordait une diminution de taxes, mais... mettait à mort le porteur de la pétition. Coutume étrange qui avait force de loi dans le Japon féodal.

Dans les premières années du XVIIe siècle, les nombreux collectionneurs qui habitaient la province de Chemosa, fief de la puissante famille des Hotta, connurent, à la suite d'une incursion de bandits, les horreurs de la famine. Cependant, les collecteurs d'impôts se montraient aussi exigeants que par le passé, si bien que les paysans, qui formaient la population de cent trente-six villages, se décidèrent à exprimer directement leurs doléances au daïmio. Celui-ci ne voulut rien entendre.

C'est alors qu'un des leurs prit une résolution qui équivalait à son arrêt de mort: il remettrait une pétition au shogun en personne. Il savait bien quel serait son sort: se plaindre au maître suprême, c'était encourir la vengeance du tout-puissant Hotta. Mais qu'importe! Il faisait d'avance le sacrifice de sa vie pour assurer le bonheur de ses compatriotes.

Le voici arrivé à Tokio, où il n'attend plus que

Le bourreau reçoit l'ordre de couper ces têtes innocentes et son bras levé retombe sans frapper

l'occasion d'aborder le shogun. Il tente un dernier effort, essaie de parvenir jusqu'à son seigneur. Mais les gens de Hotta ne veulent pas le laisser pénétrer dans le palais.

Enfin, l'occasion s'offre: le prince Tyémitsu va prier sur les tombeaux de ses ancêtres. Le brave paysan se cache sous le pont de Sammayé. Quand le cortège s'engage sous la voûte, il repousse les gardes qui voudraient l'empêcher de s'approcher du shogun, grimpe sur le marchepied du palanquin, et tend la pétition, qui est acceptée. C'est le vrai début de ce drame, célèbre dans les annales japonaises.

Car Sogoro est arrêté sur l'heure pour être conduit en prison, tandis que le shogun prend connaissance de la pétition et la tend à Hotta.

Le daïmio, en fait, n'était pas coupable: la faute incombait à ses courtisans qui, pour avoir refusé d'accepter les pétitions précédentes, avaient contraint Sogoro à prendre ce parti extrême. Le jour même, Hotta dépêchait des agents pour annoncer aux nombreux paysans de se vastes domaines que les impôts étaient levés. S'il s'en était tenu là! Quelle noble vengeance!

Mais les lois féodales en exigeaient une autre! Ces lois ordonnaient que Sogoro périt sur la croix, et l'implacable Hotta ne soupçonnait pas les joies supérieures que procure le pardon. Il fit lire à son de trompes dans ses domaines une proclamation qui disait:

"Sans la haute situation que j'occupe dans l'Etat, cette pétition m'aurait perdu auprès du seigneur shogun. Ainsi, l'homme qui vient d'attenter à mon honneur subira le supplice des parricides! Et périssent ainsi tous les traîtres!"

Mais telle était la fureur du daïmio qu'il ne se contentait pas de punir l'héroïque paysan: il condamnait également à la croix sa jeune femme et à la décapitation leurs deux petits enfants!

Ce fut, dans toute la province de Hotta, une émotion considérable. Les conseillers et courtisans du prince le supplièrent de ne pas donner suite à cette multiple sentence. Les bonzes chargés d'entretenir les tombes de ses ancêtres vinrent eux-mêmes en procession à son château, pour obtenir la grâce des innocents. Tous les paysans offrirent de payer deux fois les impôts, en échange de la vie des pauvres petits. Mais ces démarches furent vaines... Et voici maintenant la scène terrible.

Au milieu d'une foule immense, la malheureuse famille est conduite au lieu du supplice. Les condamnés ont revêtu leurs habits de fête, car il s'agit de mourir gaiement, en bons Japonais, le sourire aux lèvres.

Les deux croix sont dressées sur un tertre. Sogoro et sa femme viennent s'y adosser, pour être témoins, selon l'ordre du cruel daïmio, d'un acte effroyable qui sera la préface de leur propre supplice.

Des soldats ont disposé les deux enfants—une fillette de six ans et un joli bambin de quatre ans — au pied du monticule sur une même rangée. Et l'officier donne ordre au bourreau de couper ces têtes innocentes.

—Vous ne nous ferez pas de mal, dites, frère! interroge en tremblant la pauvre fillette.

Et cette simple question désarma le farouche exécuteur.

Lui aussi, peut-être, a des enfants, dans sa chaumière, de petits êtres qui ne demandent qu'à vivre... Et le bras qu'il levait retomba sans avoir frappé.

—Allons! ordonne l'officier, d'une voix qu'il voudrait faire paraître féroce, bien que deux larmes roulent sous ses paupières.

Mais le bourreau s'y reprend vainement par deux fois, et le daïmio, qui surveille de loin cette scène déchirante, ordonne à un de ses valets de prendre la grande épée d'acier.

La brute obéit... Les deux têtes roulent sur l'herbe verte, au pied du tertre, d'où les parents contemplent en souriant ce spectacle épouvantable.

Et ils sourient encore, lorsqu'on les hisse sur leurs croix et qu'on y cloue leurs quatre membres. Ils sourient sous l'atroce morsure de l'acier; ils sourient parce que, même dans la mort, il faut qu'un Japonais sourie!

—Ne te désole pas, mon homme! murmure la pauvre femme, dont l'agonie fait déjà trembler les membres. Ne te désole pas! Offrons gaiement nos deux vies pour le bien de tant de braves gens. Un homme ne vit que pendant une génération, mais son nom vit pour toujours.

Et Sogoro, qui va expirer, répond, en souriant gaiement, au milieu de ses terribles tortures:

—Bien dit, femme! Nous sommes punis pour avoir voulu le bonheur des autres. Qu'importe, puisque nous avons réussi! Je meurs content, car j'ai vu s'accomplir le désir de mon coeur...

Ce disant, l'héroïque paysan expirait...

Le récit pourrait s'arrêter là; mais il lui manquerait une conclusion morale. L'histoire va se charger de nous la fournir.

La cruauté de Hotta avait mécontenté les dieux, comme elle avait indigné les hommes. Les spectres de Sogoro et de sa femme commencèrent bientôt à hanter le château du daïmio.

Trois mois après le multiple supplice, son épouse devenait folle de terreur, et, au cours d'un accès, se précipitait du haut d'une tour. Son cadavre fut retrouvé en bouillie au bas d'un rocher; les rats en avaient dévoré une partie.

Quant à Hotta lui-même, il ne tardait pas à tomber en disgrâce auprès du shogun et à se révolter.

Abandonné par ses vassaux, il perdait du même coup son château, ses domaines, sa fortune, pour venir enfin expirer au fond d'un cachot...

NINI ET LE VOLEUR

Eugénie, ou plutôt Nini allait bientôt avoir ses quatorze ans; malgré sa jeunesse, c'était elle qui tenait la maison, faisait le ménage, prenait soin de Paul, son petit frère. Quand son père, qui était bûcheron, revenait du bois, il trouvait le couvert mis, la soupe trempée et son repas préparé.

Un jour, un homme de mauvaise mine entra brusquement dans l'unique pièce qui formait le rez-de-chaussée, et lui demanda brutalement à manger et à boire. Nini ne perdit pas la tête, tout de suite elle songea au moyen qu'elle pouvait employer pour se défendre contre cet individu, qui lui faisait l'effet d'un voleur; car, certes, ce n'était pas un mendiant.

—Il n'y a pas grand'chose ici, répondit-elle, mais si vous avez faim, je peux vous faire de la soupe et vous donner un verre de cidre.

—Commence par me donner à boire, après ça, nous verrons; et, tout en parlant, ses yeux faisaient l'inventaire de ce qui se trouvait dans la pièce.

—Si vous voulez descendre vous-même à la cave, dit-elle, car je crains que mon petit frère n'aie peur s'il ne me voit pas à ses côtés, il est si craintif, c'est si rare de voir du monde ici.

Tout en parlant elle lui indiquait du doigt la trappe qui donnait accès dans la cave, et lui mettait un cruchon vide dans la main. L'individu ouvrit et descendit, mais à peine disparu par l'étroite ouverture, Nini faisait rapidement tomber la planche épaisse qui fermait la cave, s'empressait de mettre le verrou et, pour plus de sûreté, traînait par-dessus un vieux bahut; cela fait, elle prit Paul par la main et partit à la recherche de son père.

Après l'avoir rencontré et mis au courant de ce qui s'était passé, elle courut au village prévenir les gendarmes, pendant que le bûcheron rentrait chez lui faire bonne garde.

Une demi-heure après, les gendarmes arrivaient et s'emparaient de l'individu, qui fut reconnu pour un malfaiteur des plus dangereux, recherché depuis longtemps par la police.

L'OIE BLANCHE — Nous sommes les Japonais... Nous sommes les Japonais

Les Coutumes Matrimoniales dans les différents pays

(Suite)

Un mariage arménien

En Arménie, les messes de mariage se disent à l'aube. L'aspect de l'église, au matin d'une bénédiction nuptiale, est vraiment un surprenant spectacle. Quel peintre rendrait le fouillis des habits de soie, de velours aux chatoyantes couleurs portés par les femmes, dont les traits accentués et la peau brune prennent la plus étrange tonalité sous la lumière des vitraux! La plupart des invitées, coiffées de foulards à franges soyeuses, sont vêtues de robes de dames s'ouvrant sur une longue chemise en crêpe de Chine vermillon délicatement brodé d'or.

La fiancée, soutenue par sa mère, se dirige vers l'autel

La mariée, assise sur ses talons comme les autres femmes, ne se distingue de ses compagnes que par la voile écarlate jeté sur sa tête.

Lorsque toute la noce est réunie dans l'église, le fiancé arrive enfin, portant les vêtements que le prêtre est venu bénir chez lui dès la veille. Pour cela, on les avait déposés dans un plateau sur le sol, et on les avait recouverts d'une gaze dorée, semée de fleurs. Le jeune homme, à l'exemple de tous ses aïeux, porte sur la poitrine un large ruban rouge brodé d'or.

L'office achevé, la mère de la jeune fille prend un rôle très actif dans la cérémonie: elle l'aide à se lever, lui prend la main et dirige vers l'autel l'épousée, qui, censée ne pas même y voir pour se conduire, marche toute chancelante jusqu'à ce qu'elle soit auprès de son fiancé.

L'officiant place alors les époux en face l'un de l'autre, front contre front, pose sur leurs deux têtes ainsi mises en contact une croix dont la branche transversale est placée du côté de la femme, et entonne, soutenu par la voix des clercs unie à celle des assistants, un hymne nuptial. On apporte ensuite un plateau sur lequel sont placés un verre de vin et deux nouvelles croix. L'époux, après avoir bu le premier, donne la coupe à sa belle-mère, qui la fait parvenir, non sans peine, jusqu'aux lèvres de sa fille, serrées sous les plis du voile écarlate, et remet ensuite les restes du vin bénit aux mains du premier clerc, qui s'empresse de l'achever.

Le choeur reprend: "Hyménée, Hyménée! La sainte journée!" Les fidèles remplissent la nef de leurs chants joyeux. Le prêtre prend les deux croix enfilées sur des rubans, les attache au cou des deux mariés, donne à l'époux, qui la place triomphalement dans l'ouverture de sa redingote, la croix et le mouchoir de gaze portés à la main par tous les officiants arméniens, et sort de l'église, vêtu de ses ornements sacerdotaux, pour assister au défilé du cortège et saluer les heureux époux.

La jeune femme est alors conduite dans la maison qu'elle doit habiter, et toute la journée se passe en galas et en divertissements. Au coucher du soleil, le prêtre ira reprendre toutes les croix confiées aux mariés.

A partir de ce moment, le jeune couple sera autorisé à ne plus voir ni amis ni parents pendant trois ou quatre jours et à se reposer des interminables fêtes durant lesquelles il n'aura pu un seul instant s'isoler des invités. Ce délai passé, il réunira de nouveau tous les gens de la noce et les conviera à une dernière cérémonie, toujours très goûtée des assistants. Le célébrant est convoqué de son côté et bénit dès son arrivée une grande caisse placée au milieu de la pièce. On ouvre la boîte à surprise où sont renfermés les vêtements et le linge de la jeune femme et des cadeaux destinés à tous les parents. Ces obtoujours un caractère militaire. C'est ainsi que le prêtre, à qui le plus beau présent est réservé, reçoit un pain de sucre et quatre livres de bougies.

Cupidon chez les Célestes

Aucune union ne s'accomplit en Chine sans l'intermédiaire des "mei-jins", entremetteurs de profession.

Le métier de mei-jin est tout à fait honorable, comme il est nécessaire que des personnes discrètes et dignes de confiance l'exercent seules. Les mei-jins, hommes et femmes, consignent sur un grand livre le nom, l'état de fortune, toutes les particularités physiques et morales dont elles ont connaissance des jeunes gens et jeunes filles à marier de la ville.

Lorsqu'un jeune homme est en quête d'une épouse, il vient trouver le mei-jin, qui lui soumet les différents "partis" dont il dispose.

Aussitôt d'habiles "négociations" s'ouvrent entre les deux familles dont le mei-jin est le porte-voix. Après avoir insisté auprès du Céleste sur les charmes nombreux de la jeune fille, et quand celui ci est tout à fait séduit par la description enthousiaste des petits pieds semblables à des lotus d'or, qui témoignent de la race de la jouvencelle, le mei-jin porte aux parents de la dite demoiselle une carte rouge couverte de signs symboliques notant l'année, le mois, le jour et l'heure même de la naissance de son client.

Si le père de la jeune fille agrée le prétendant, il fixe la somme contre laquelle il se débarrassera de sa fille, car en Chine la dot n'existe pas, tandis qu'au contraire l'homme qui désire prendre femme l'achète à des prix variant entre quelques centaines et plusieurs milliers de dollars, suivant la situation des familles.

Le jour du mariage, fixé par le mei-jin, la fiancée est revêtue de sa plus belle robe.

La masse de ses cheveux relevés en un chignon énorme est encore surmontée d'une couronne en émail. Son visage est peint en blanc rosé, ses lèvres vermillonnées, ses sourcils accentués d'un trait au pinceau, ressemblent à une feuille de saule. La jeune fille au visage de porcelaine entre dans la chaise nuptiale de laque écarlate et d'or. Elle se rend ainsi à la demeure de son fiancé, accompagnée d'un cortège fabuleux, qui se compose de la foule de ses parents et de ses amis, dont les principaux marchent sous un dais frangé d'or, de nombreux porteurs de têtes de dragons, de bannières, de tablettes ancestrales. D'autres sont chargés de grands plats couverts de fleurs et de friandises. Un porc rôti, couvert de papier d'argent, est porté sur un vaste plateau en tête de l'étrange procession. L'animal attire à lui les esprits mauvais et les éloigne ainsi de la chaise de la mariée. Arrivée au seuil de la maison de son futur époux, la jeune Chinoise, la tête couverte d'un voile, est saluée par un feu de pétards. Celui qui va être son mari, mais qu'elle n'a encore jamais vu, ouvre la porte et l'introduit dans la chambre des ancêtres familiaux. Là les jeunes gens accomplissent avec solennité trois génuflexions séparées de longs intervalles et boivent ensemble à deux coupes remplies de saké, dont les pieds sont attachés d'un lien rouge. Cette courte cérémonie terminée, ils sont irrévocablement mariés. Après quoi le jeune Céleste emmène sa femme dans une chambre intérieure, écarte le voile rouge qui lui couvre la tête, et la voit pour la première fois. Ils vont ensuite rejoindre leurs parents et leurs invités, qui déjà festoient dans une pièce voisine, avec le porc rôti et les meilleures victuailles, arrosées de nombreuses libations de saké.

La fête dure avant dans la nuit, et comme il

Le mei-jin se rend chez le père de la jeune fille

est d'usage de faire grandement les choses, les parents des deux familles s'y ruinent, bien que, suivant la modestie chinoise, les cartes d'invitation portent des formules telles que celles-ci :

" On vous convie à un petit repas qui, certes, n'est pas digne d'être honoré de votre présence !... "

Fiançailles et mariage symboliques chez les Roumains

Les cérémonies des fiançailles et du mariage ont conservé en Roumanie un caractère pittoresque, un charme oriental, qui rendent tous les étrangers désireux d'assister à l'union de deux jeunes Roumains. Lorsqu'une jeune fille du village a accueilli sa demande, le jeune homme envoie aussitôt des messagers, précédés du joueur de cornemuse, qui adressent aux parents l'allocution suivante:

" Les ancêtres de nos pères, allant à la chasse et parcourant les bois, ont découvert le pays que nous habitons et qui nous procure la jouissance de son miel et de son lait. L'honorable garçon Un Tel est aussi allé à la chasse à travers les champs et les bois et les monts, et il a rencontré une biche qui, timide, a fui sa présence et s'est cachée. Mais, nous autres, en suivant ses traces, nous avons été conduits jusqu'à cette maison. Or donc, il faut que vous la remettiez entre nos mains ou que vous nous montriez l'endroit où s'est cachée la biche que nous poursuivons avec tant de fatigue et de peines. "

Le joueur de cornemuse déploie alors toutes les ressources de son éloquence et sème son discours d'autant de métaphores et d'allégories qu'il en peut trouver.

Les parents répondent que celle qu'ils poursuivent n'est pas entrée dans leur maison. Les messagers insistent: alors les parents font venir la bisaïeule de la jeune fille.

—Est-ce là celle que vous cherchez?

—Non.

La grand'mère vient à son tour.

—Peut-être est-ce celle-ci?

Même réponse. Vient la mère.

—Non, ce n'est pas celle-ci non plus!

Après la mère on fait venir une servante laide et vieille.

—Eh bien, c'est donc celle-ci que vous cherchez ?

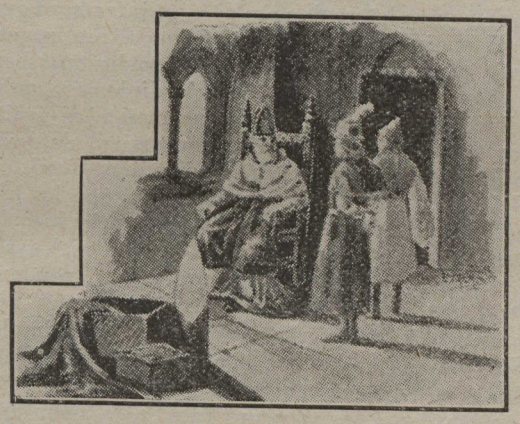
—Non, non, car notre biche a les cheveux blonds comme l'or et les yeux de l'épervier; ses dents sont comme des perles et ses lèvres vermeilles comme une cerise; elle a la taille d'une lionne, son sein a la blancheur du cygne, ses doigts sont plus délicats que la cire, son visage est plus radieux que le soleil et la lune.

Forcés enfin par la menace d'en venir aux armes, les parents amènent leur fille, parée aussi richement que possible. On célèbre les fiançailles, et la jeune fille rentre dans sa chambre, qu'elle ne doit plus quitter avant le jour de son mariage. Ce jour-là, le fiancé arrive de grand matin avec ses amis. Les parents de la jeune fille les attendent à quelque distance de la maison nuptiale. Une course s'organise alors, et celui qui arrive le premier à la demeure de la jeune fille reçoit d'elle un voile brodé d'or ou de soie. Cet exercice fini, tout le monde se rend à l'église. Le jeune couple se tient debout sur un tapis où l'on a jté des pièces de monnaie, témoignant par là du peu de cas qu'ils font des richesses pour ne chercher que le bonheur domestique. Lorsque l'" igoumène " (le prêtre) dépose sur le front des jeunes gens la couronne nuptiale, un des assistants jette à droite et à gauche des noix et des noisettes pour signifier que les mariés renoncent aux amusements de l'enfance. et que désormais des objets plus sérieux occuperont leur vie.

Lorsqu'après le repas nuptial qui a lieu chez la jeune fille, le marié se dispose à emmener sa femme, les frères de celle-ci se mettent en travers de la porte, la hache à la main, — jadis c'était le sabre nu — et ne la laissent sortir que lorsqu'il a consenti à racheter son épouse par un don. L'épousée monte alors avec sa belle-soeur ou sa belle-mère sur un chariot qui porte aussi sa dot. Le marié suit à cheval en compagnie de ses amis, qui, tout le long de la route, poussent des cris de joie et déchargent des pistolets.

Cependant, le marié n'est pas encore au bout de ses tribulations. A peine est-on arrivé à la maison que des parents de la jeune épouse s'emparent d'elle et l'enferment dans une chambre. Les amis du jeune homme vont la demander à grands cris, et n'obtenant pas de réponse, ils enfoncent la porte. L'époux se précipite alors dans la chambre et arrache son épouse à ses parents; et, en commémoration de l'enlèvement des Sabines par les Roumains, il la prend dans ses bras pour lui faire franchir le seuil de la chambre nuptiale.

Le brahme officiant lie avec un fil les pouces des futurs



Les plus beaux présents sont réservés au prêtre

Les rites nuptiaux des Hindoux

Chez les Hindous, le mariage est une cérémonie très importante. célébrée selon des rites sacrés auxquels on ne manque jamais. En l'honneur du grand jour, la maison de la fiancée est ornée de palmes, la porte d'entrée fleurie de guirlandes. Tandis que le jeune homme s'approche de la demeure nuptiale, la porte s'ouvre et la fiancée apparaît. Elle est enveloppée de la tête aux pieds d'un long pagne où toutes les couleurs du spectre sont mises à contribution.

La cérémonie nuptiale commence. Devant le seuil de la maison, on allume le feu sacré en l'honneur d'Agni, le dieu du Feu, une des grandes divinités hindoues. Un parent plante le "kol", qui est une branche de l'arbre appelé "Calyana mouroukin", et une tige de bambou. Le brahme, en tunique de soie blanche, élève ses bras décharnés au-dessus du kol en invoquant le dieu protecteur du monde, Siva. Autour des branches symboliques, on dispose neuf vases remplis de neuf espèces de graines, d'autres vases remplis d'eau, des lampes allumées et une pierre à broyer le riz.

" O Vignessouara, s'écrie l'officiant d'une voix forte, ô vous qui êtes revêtu d'une robe blanche, préservateur du genre humain, astre brillant comme la lune, être à quatre mains et à face d'éléphant, préservez-nous de tous maux! "

Ici se place une très curieuse partie de la cérémonie. Le fiancé prend un bâton, un parasol, une copie des Védas, livre sacré des Hindous, chausse des sandales et fait le simulacre de partir en pèlerinage vers le désert. Un ami fait alors mine d'intercéder, et le futur vient reprendre place près de sa fiancée. Trois femmes parentes s'approchent d'eux et leur lavent les pieds avec du lait. La mère de la jeune fille, dont le visage est en signe de fête, jauni de safran, fait asseoir son futur gendre sur sa hanche et le pousse dans l'intérieur de la maison. Cela signifie qu'elle l'adopte pour fils. Pendant ce temps les voix aiguës des femmes chantent en souriant: " Gouri Kalyana, Vaibogame ", c'est-à-dire: " Une jeune fille, un mariage, ô joie! "

Le père de la fiancée dit alors à celui du jeune homme :

—Je vous donne pour votre fils, ma jolie fille.

Et le père du fiancé répond:

—Avec mon esprit, mon coeur et ma voix, j'accepte votre fille pour mon fils, et la reçois religieusement au nombre de mes parents.

Le brahme officiant conclut en disant:

—" Tatha-astas " (qu'il soit fait ainsi), puis il bénit le bijou nuptial, le Taly, une fleur de lotus en or.

Puis le brahme intervient pour l'acte principal du mariage: avec un fil il lie ensemble les pouces droits des futurs, qui sont désormais unis indestructiblement.

Le jeune homme attache ensuite au cou de son épouse le bijou béni qu'elle doit conserver jusqu'à sa mort ou jusqu'à son veuvage, et, la prenant par la main, lui fait faire le tour du feu sacré, suivi des femmes, qui portent des vases et des lampes. Au septième pas, le mariage est irrévocablement terminé, suivant cette sentence de Manou: " Le pacte du mariage est irrévocablement terminé au septième pas que fait la mariée donnant la main à son mari. "

Le marié pose alors le pied de sa femme sur la pierre à broyer et lui jure fidélité.

JEAN LAVALLEE.

Dans la chaise nuptiale, la fiancée se rend chez les parents de son fiancé

LE PERE INFLEXIBLE

(Mémoires d'un émigrant français au Canada)

J'ETAIS depuis quelque temps installé en plein Canada, à cent mille au sud de la station d'Indian Head, sur la ligne du Canadian Pacific Railroad. J'occupais là, avec ma jeune femme et ma petite fille Emma, une cabane grossière, que nous avions construite tant bien que mal.

Nous avions émigré tous les trois de Paris, à la suite d'un concours de circonstances défavorables, et nous commencions à le regretter amèrement.

Je m'étais marié contre le gré de mes parents. Ceux-ci auraient préféré me voir épouser quelque laideron acariâtre, pourvu qu'il fût riche, au lieu d'une mignonne et frêle créature ne possédant que sa beauté et son bon coeur, comme était ma femme. Mais j'étais majeur, j'avais fait valoir mes droits et, malgré la menace de toute privation de subsides, j'avais passé outre.

C'est ainsi que j'étais entré en ménage sans presque un sou vaillant. Malheureusement, ni ma femme ni moi n'avions, à preprement parler, de métier: j'avais suivi des cours de peinture et je pouvais me dire peintre; elle avait de son côté fait de fortes études de chant et à bon droit pouvait prétendre au titre de cantatrice. Or, ces deux professions sont excellentes et éminemment lucratives, quand elles sont accompagnées de la célébrité, ou tout au moins de la vogue, mais, dans le cas contraire, elles sont éminemment fécondes en ennuis et en tracas et peuvent même conduire à la misère.

Il est à noter aussi que, lorsqu'on est jeune, on est généralement dans ce cas contraire, et nous étions jeunes.

Ma femme avait été élevée en province par une tante éloignée, qui l'avait recueillie lorsqu'elle s'était trouvée, à huit ans, soudainement orpheline, à la suite du double décès de ses parents, morts ou plutôt disparus dans le célèbre tamponnement de Saint-Mandé, en 1891. Cette tante avait un peu de bien, elle mourut deux mois après notre mariage, et légua tout ce qu'elle possédait à ma femme.

Cela nous permit de vivre confortablement deux ans, parmi lesquels nous attendîmes la vogue,—en ne faisant rien d'ailleurs pour la faire venir. Nous courûmes les concerts, les théâtres et les expositions, mais jamais l'idée nous vint d'y jouer d'autre rôle que celui de spectateurs. Nous nous disions bien, chacun à part nous, en entendant chanter ou en voyant un tableau : "quand je me mêlerai de chanter ou de peindre, je ferai mieux que ça", mais jamais nous nous en mêlâmes.

Au surplus, ce fut le meilleur temps que nous ayions jamais vécu: une véritable et inoubliable lune de miel de deux années, au milieu de laquelle le sourire de la petite Emma s'épanouit comme un joli bouton de Rose-Pompon, au milieu d'une corbeille de splendides Maréchale-Niel.

Le résultat inévitable fut que nous nous trouvâmes, un beau matin, l'escarcelle complètement vide et sans grand espoir de la remplir rapidement.

Je brossai quelques toiles, d'après mes études anciennes et des pochades de ma femme. Je cherchai ensuite à les vendre et je me présentai pour cela chez plusieurs marchands de tableaux. Je ne réussis nulle part. Le monde des marchands de tableaux est un monde comme tous les autres, très fermé, où n'entre pas qui veut et où on ne parvient à entrer et à se maintenir qu'après des ruses et des efforts de plusieurs années. J'appris cette vérité à mes dépens.

Ma femme apprit également cette autre de son côté: que le monde des concerts et des théâtres est un monde analogue à celui des marchands de tableaux, et qu'il est aussi difficile de s'y faire admettre.

Nous aurions pu sans doute, l'un et l'autre, parvenir à percer dans ces mondes différents, mais nous ne pouvions plus attendre et nous ne pouvions plus lutter: la misère nous guettait et nous ne voulions pas tomber entre ses griffes.

Alors, j'allai me jeter aux pieds de mes parents en implorant leur pardon. Ce fut une humiliation intense. Je ne l'aurais certainement pas subie s'il ne s'était pas agi de mon enfant, auquel je prévoyais bientôt ne plus pouvoir donner à manger. La scène fut ce qu'elle devait être: terrible; je courbais la tête et prenais un air honteux, tandis que mon père et ma mère parlaient haut et ricanaient. Ah! comme ils furent féroces et cruels, c'était à croire que je n'étais pas leur fils! Leurs espérances bourgeoises et égoïstes avaient été déçues par moi et ils ne me le pardonnaient pas: leur amour pour moi n'avait donc jamais été qu'une forme différente de leur amour pour eux-mêmes, c'est-à-dire de leur égoïsme! J'avais envie de le leur crier à la face, je me contins, car en mon coeur, j'entendais pleurer la petite Emma.

Enfin, je triomphai. J'obtins de mes parents la promesse d'une somme d'argent, en avancement d'hoirie, à condition cependant que je quitterais la France avec ma femme et ma fille, et que j'achèterais au Canada une concession de territoire. J'acquiesçai. Quelques jours après, je reçus une lettre de mon père, m'informant que le Commissaire général du Canada me remettrait tous mes papiers, et me souhaitant bon voyage. Je me rendis chez le diplomate qu'il m'indiquait, et là, j'appris que mon père avait, par ses soins, acheté une concession de deux mille hectares aux environs d'Indian Head, en plein coeur du Dominion canadien, que les billets pour trois personnes étaient pris jusqu'à destination, et qu'une banque de Montréal avait reçu dépôt suffisant pour me verser pendant deux ans une mensualité de cent francs par mois. C'était la rélégation pure et simple. Néanmoins, ma femme m'ayant conseillé d'accepter et de me soumettre afin de fléchir par ma bonne volonté les rigueurs familiales, nous prîmes le lendemain même le train pour le Havre.

Inutile d'ajouter que je partis sans dire adieu à mes parents: ils avaient refusé d'embrasser ma fille, par haine pour la mère, qu'ils n'avaient jamais voulu voir, et je ne crus pas devoir aller les remercier de leur générosité forcée à mon égard.

Nos débuts dans la prairie du Canada furent très tristes. Nous nous trouvâmes au milieu d'une vaste étendue de terrain, désespérément plane, couverte de quelques arbres et d'herbes hautes et absolument déserte; c'étaient là, dans ce circuit formé par l'horizon, que se trouvaient nos propriétés: l'acte de concession les comprenait entre deux latitudes et deux longitudes; je ne m'inquiétai pas de les délimiter davantage; mon plus proche voisin était à quelques vingt milles de là, et incapable de me gêner, par conséquent. Il nous fallut construire une demeure. Ce soin m'incomba; je n'avais de ma vie manié un outil, et les mains me brûlaient en équarissant les madriers. Enfin, je m'en acquittai assez bien, encore que mon ouvrage fut dépourvu même de cette harmonie qu'ont toujours les cabanes d'émigrants, dans les illustrations des romans de Cooper ou de Gustave Aymard.

Mais, c'est que nous ne vivions pas du tout un roman. Il nous fallait manger. Et pour manger, il fallait quérir sa nourriture. Pour cela, le porte-monnaie était inutile, mais un bon fusil était nécessaire. Je m'en étais procuré un; mais j'étais un rateur incorrigible, et je rentrais la plupart du temps bredouille. Quand je rentrais bredouille, on faisait une omelette: c'était la suprême ressource. Nous avions quelques poules, que ma femme soignait en les nourrissant de grains d'avoine sauvage qu'elle allait chercher dans la prairie.

Nous n'avions pas de pain. J'avais bien défriché un coin de terre et ensemencé du blé; mais je ne sais comment je m'y étais pris, il était mal venu et les oiseaux l'avaient aux trois-quarts dévasté.

Bref, nous étions malheureux. Ma femme dépérissait et son beau courage commençait à l'abandonner. Emma devenait triste et nerveuse. Moi, je me sentais vieillir.

Un soir, tandis que ma chasse avait été plus fructueuse, et qu'un magnifique pot-au-feu de gibier fumait sur la table, Emma déclara d'abord n'avoir pas faim et ne pas vouloir manger, s'énerva, devint rouge, eut une crise, une syncope, puis revint à elle et se mit à délirer. C'était le comble !

Nous passâmes, ma femme et moi, une nuit angoissante. Nous n'avions aucun remède, ni même aucune notion de thérapeutique. Appeler un médecin était donc de toute nécessité. Mais, pour avoir un médecin il fallait courir jusqu'à Indian Head, à cent milles de là! Nous possédions deux chevaux, en les ménageant; comme ils étaient robustes, je pouvais faire le trajet en une journée et une nuit. Pour retourner, j'échangerais mes montures contre deux autres fraîches, en perdant même s'il le fallait. Restait la visite du docteur: il prendrait très cher, assurément, et ne pouvant lui solder ses honoraires immédiatement, je pensai lui offrir des traites payables à la banque de Montréal, où mon père avait fait déposer de l'argent.

Quand tout fut combiné, au petit jour je me mis en route. Je fis le trajet d'une haleine, changeant de cheval de temps en temps, et me reposant chaqu fois un quart d'heude. La journée se passa très bien; la nuit fut moins bonne. Les chevaux commençaient à trotter lourdement et mon corps s'endolorissait. J'avais emporté peu de vivres et je me sentais réellement faiblir. Néanmoins, je réagis. Je poussai les chevaux, et au soleil levant, — en retard de trois heures seulement sur le temps prévu, — je fis mon entrée à Indian Head!

Je m'enquis d'un médecin. On m'indiqua le seul que la petite ville possédât. J'allai heurter à sa porte.

Malgré l'heure matinale, il était déjà en redingote, en gilet blanc, son visage impeccablement rasé, prêt à recevoir. Notre entretien fut bref, à l'américaine.

—Pouvez-vous, dis-je, venir soigner ma fille?

—Certainement!

—A l'instant?

—Si vous voulez.

—Je vous préviens que c'est loin.

—Bon.

—A cent milles d'ici.

—Très bien.

—En marchant vite, il faut au moins toute une journée et toute une nuit, c'est ce que je viens de mettre.

—Parfait.

—Combien me prendrez-vous?

—Cinquante dollars par jour.

—Combien resterez-vous de jours?

—Autant que vous voudrez.

—oulez-vous conclure un forfait?

—A votre convenance.

—Deux cents dollars sont-ils suffisants?

—Oui.

—Je dois payer d'avance?

—Naturellement.

—Seulement, voilà, je n'ai pas d'argent liquide. J'ai, déposé dans une banque, une somme d'argent, qui m'est versée mensuellement. Voulez-vous que je vous fasse des traites?

—Quelle banque est-ce?

—Lapointe et Cie, de Montréal.

—Bien. Attendez.

Il pressa un bouton. Une sonnerie retentit aussitôt. Il décrocha un transmetteur téléphonique et demanda la succursale de la banque Lapointe.

En attendant la communication, il me questionna:

—Quel est le numéro de votre compte?

—6381.

—Votre nom?

—Gérôme Percy.

—Fort bien. Allô! La banque Lapointe?... Etes-vous là?... M. Gérôme Percy a-t-il bien un compte numéro 6381?... A-t-il provision suffisante pour deux cents dollars, payables par mensualité?... Merci.

Il remit l'appareil en place et, se tournant vers moi:

—C'est entendu, fit-il, revenez à midi avec les papiers, nous partirons aussitôt.

Il me tendit la main, je la lui serrai avec effusion.

A l'heure dite, j'étais de nouveau chez lui, parfaitement en règle: les traites signées et les chevaux échangés, je trouvai le docteur entièrement équipé pour une excursion dans la prairie et ses deux montures prêtes.

Nous partîmes.

Ce retour fut hâtif et banal. Le docteur, raide et compassé, trottait sans mot dire et sans apparence de fatigue. J'étais éreinté et parfois je me prenais à somnoler malgré le sacquement de mes chevaux, qui trottaient abominablement mal.

Enfin, nous arrivâmes dans la nuit du second jour.

Ma femme nous attendait sur le seuil de la cabane.

—Comment va Emma? lui criai-je, du plus loin que je l'aperçus.

—Un peu mieux, mais pas fort, répondit-elle.

Et comme le docteur descendait de cheval:

—Vous la sauverez, n'est-ce pas? ajouta-t-elle.

Le médecin fit un geste évasif et courut au chevet de la petite malade, plongée dans une sorte de torpeur douloureuse. Il la découvrit aussitôt et l'examina longtemps, sans mot dire. Ma femme et moi, nous cherchions à lire quelque arrêt sur sa physionomie, mais celle-ci, glabre et froide, demeurait impassible.

A la fin, ayant sans doute diagnostiqué le mal, il se leva, alla à son paquetage, le défit, en tira quelques boîtes, composa un breuvage avec des poudres, et le fit prendre à Emma. Alors, il parut satisfait:

—Dînons, maintenant, voulez-vous? dit-il.

Ma femme avait préparé un véritable dîner. Cette abondance inusité m'étonna.

—Où as-tu pris tout ça? lui dis-je.

—A la chasse, répondit-elle en souriant; ce matin, Emma reposait un peu, j'en ai profité pour essayer de tuer quelque gibier, j'y ai réussi mieux que tu n'as jamais pu.

Ces deux répliques furent prononcées en français. Jusque-là, nous n'avions tous parlé qu'anglais, et en nous entendant employer un français très pur, le docteur qui, consciencieusement attaquait une volaille, leva la tête. Il nous considéra un instant, ma femme et moi. Je crus qu'il allait nous demander la confirmation de notre nationalité et causer enfin; mais il retomba dans son mutisme.

Deux jours après, Emma était hors de danger: elle nous souriait de nouveau et recommençait à babiller.

Le docteur manifesta son intention de nous quitter. Je lui sellai son cheval. Il nous affirma que notre fille était désormais guérie, reçut nos remerciements et prit congé de nous.

Cependant, au moment de sortir de la cabane, il jeta les yeux sur un petit portrait de ma femme que j'avais peint jadis, pendant notre belle lune de miel. C'était la seule oeuvre que nous avions emportée, ma femme ayant refusé de s'en séparer.

—Qui a fait cela? dit-il.

—Moi, répondis-je.

—Vous êtes peintre?

—Je l'ai été.

—Où ça?

—A Paris.

—Vous êtes Parisien?

—Oui, et ma femme aussi.

Le docteur se mit aussitôt à rire en hochant singulièrement la tête: tout son flegme paraissait l'avoir abandonné en un clin d'oeil.

—Mais, sacristi! s'écria-t-il, en excellent français, avec le meilleur accent du boulevard, pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt?

Et aussitôt, avec feu:

—Qu'est-ce que vous fichez ici?

Nous lui racontâmes notre histoire.

—Quand on a du talent, répliqua-t-il, en Amérique on fait fortune. Venez avec moi.

Il me commanda de seller mon cheval et de le suivre à Indian-Head, rassurant ma femme pour le cas où mon absence serait un peu longue.

A Indian Head, il m'installa chez lui et me fit faire son portrait. Après le sien, je fis celui du maire, puis celui du président du tribunal, et, huit jours après, toutes les notabilités me comblaient de leurs commandes.

Ma femme avec ma fille vint alors me rejoindre. On sut qu'elle connaissait le piano et le chant, on lui demanda des leçons.

Trois mois après, nous étions tirés d'affaire.

Mais mon père l'apprit, — je n'ai jamais su comment, — il me coupa ses subsides, parce que j'étais, paraît-il, retombé dans mes anciens errements.

Seulement, il y a tomber et tomber; cette fois j'étais tombé sur mes quatre pattes: dans les trois ans qui suivirent cette aventure, nous nous installions à Montréal, et à nos qualités de peintre et de cantatrice, nous pouvions ajouter la possession d'une belle et bonne vogue.

Et nos métiers étaient lucratifs.

Alors, mon père me déshérita!

CHOSES A SAVOIR

Des secousses de tremblement de terre se sont fait sentir à Newbury (Berkshire, Angleterre).

* * *

L'Exposition de Saint-Louis est close, après avoir reçu dix-neuf millions de visiteurs; les dépenses ont été de 250 millions de francs.

* * *

La ligne de chemin de fer du Cap au Caire va être continuée jusqu'à 350 milles au nord du Zambèze; l'année prochaine, elle atteindra Kafomo, au nord-ouest de la Rhodésia.

* * *

Dans l'Etat indépendant du Congo, on a découvert, à Truwé (Katanga), des gisements de quartz, de platine et d'argent. On a trouvé du diamant et de l'étain dans la vallée du Lualaba.

* * *

Jusqu'ici on ne connaissait, dans l'antiquité, d'autre bibliothèque publique que la petite salle retrouvée sous les cendres d'Herculanum. Or, M. Ballu, chef du service des monuments historiques de l'Algérie, vient de découvrir, par une inscription complétée, qu'un des plus beaux monuments déblayés récemment à Timgad était une bibliothèque publique. On conçoit tout l'intérêt de cette découverte.

* * *

La neige tombe de tous côtés. En Ecosse, près de Rucarton, le "Pullman Express" de Carlisle à Edimbourg fut bloqué pendant 7 heures. Le train dut être scindé en trois tronçons, et la locomotive, attelée au plus léger de ces tronçons, fit une trouée dans le bloc, puis revint chercher les autres wagons.

En France, on signale la neige un peu partout, sauf à Paris, où elle ne se décide pas à tomber.

* * *

La Colombie a projeté d'ouvrir un canal interocéanique dans l'isthme de Darien, entre la Colombie et la République de Panama, à l'est de l'isthme de Panama; le gouvernement du Chili serait disposé à lui venir en aide.

Les partisans du projet disent qu'on utiliserait le fleuve Atrato qui se jette dans l'Atlantique, et le San-Juan, qui se déverse dans le Pacifique, tous deux navigables; entre ces deux fleuves la dépression de la Cordillière faciliterait les travaux et il n'y aurait qu'une longueur de cinq milles à creuser, en terrain favorable pour faire communiquer les deux océans. Cette voie commerciale serait concurrente du canal de Panama.

* * *

Une intéressante mission, ayant pour but d'étudier tous les chemins de fer du continent africain, aux points de vue technique, historique et économique, est confiée à M. Salesses, directeur du chemin de fer de la Guinée française. Il se rendra par voie ferrée à Khartoum; de là, à Gondokoro; de Gondokoro à Mongo, sur le Victoria Nyanza, capitale de l'Ouganda; puis à Port-Florence, point terminus du chemin de fer, et de là à Mombassa. Ensuite, il étudiera le chemin de fer allemand de Pangani à Kokogoué; puis il ira à Fort-Salisbury par le chemin de fer de Beïra, et à Boulouwayo. Après avoir visité les chutes Victoria sur le Zambèze, il se dirigera vers le Cap par Kimberley. Viendront alors les études des chemins de fer des possessions de l'Afrique occidentale allemande et de ceux de Lagos, du Dahomey, de la Gold Coast, de la Côte d'Ivoire et de Sierra-Leone.

Ce long voyage se terminera par la visite des chemins de fer de Dakar à Saint-Louis et de Kayes au Niger, et M. Sallasses en devra rapporter des documents sur les procédés employés par nos concurrents en Afrique, qui pourraient être avantageux.

LES PETITS NATURALISTES

LA PROCESSION DU LORD-MAIRE

M. John Pound, nouveau lord-maire de Londres.

La cité de Londres, après avoir élu son lord-maire, M. John Pound, a procédé, le 9 novembre, à son installation avec le cérémonial traditionnel. La partie populaire du programme des fêtes est, on le sait, une sorte de cavalcade dont la fantaisie pittoresque, d'un goût peut-être contestable à certains égards, plaît au public londonien. En 1903, pour la première fois depuis l'origine de l'institution, la municipalité crut devoir supprimer ce "numéro"; l'innovation fut fraîchement accueillie; aussi, en 1904, le lord-maire actuel a-t-il voulu rétablir la vieille coutume, et la solennité semble avoir réuni tous les éléments capables d'en rehausser l'éclat habituel.

A midi, le cortège quitte le Guildhall, précédé de musiques militaires. Les pompiers et leurs engins automobiles ouvrent la marche; viennent ensuite les représentants des corporations, bannières en tête, un canot de sauvetage traîné sur un chariot par six chevaux; puis, chargés de figurants aux costumes bariolés, les inévitables chars allégoriques, notamment celui de l'"Empire", où l'imposante "Britannia", déesse casquée, occupe un trône gothique. Le lion britannique est couché à ses pieds; dans sa main droite, elle tient un trident, tandis que sa main gauche s'appuie sur une Bible; elle domine le groupe obligatoire des colonies anglaises.

La cavalcade du lord-maire : char de la Grande-Bretagne et de ses colonies.

Un personnage de féerie : le cocher du lord-maire en costume de gala.

Voici maintenant les carrosses d'Etat; le premier, entre les musiques des lanciers et les life-guards, est affecté à l'ancien lord-maire; le second, de couleur cramoisie, attelé de six chevaux, s'avance, précédé par des timbaliers, des trompettes, le maréchal de la Cité en grand uniforme historique, des serviteurs en somptueuse livrée. Le nouveau lord-maire en a pris possession, accompagné de son chapelain, du porteur de l'épée et du porteur de la masse d'or; il répond par des saluts aux marques de sympathie de la foule. Et, pour compléter le prestige d'un tel équipage, le cocher, à qui incombe l'honneur de conduire l'éminent magistrat, orne le siège de sa majestueuse ampleur, un superbe cocher dont l'embonpoint décoratif serait à lui seul un "clou" à succès dans une féerie.

M. John Pound, élevé aux fonctions de lord-maire, a été, suivant l'usage, choisi parmi les notables négociants de la cité de Londres, où il est né en 1829.

Mistress Pound, lady mayoress.

DROLERIES ET RIGOLADES

Par G. RI.

ENTRE AMIES

Mme Missoldo, cantatrice italienne dont les chansons sentimentales firent la joie du café-concert, ne chante plus maintenant que dans des établissements de dernier ordre. Mais elle se console en faisant à ses camarades l'éloge enthousiaste de sa fille Mica, qui affrontera bientôt "les feux de la rampe".

—C'est un vrai petit rossignol! Sans mentir, elle a hérité de toute ma voix!

—De ta voix? Ah! c'est donc ça, riposte aussitôt une bonne petite camarade, je me demandais ce qu'elle était devenue...

FAUTE D'UN ANE

Durant son voyage de noces, M. Tandret a entrepris de faire visiter les Vosges à sa charmante jeune femme.

Mais Clémence Tandret, dont l'intrépidité ne dure pas même autant que les roses, se déclare fatiguée après dix minutes d'ascension. Elle s'éponge le front, souffle bruyamment, et enfin elle dit à son mari empressé:

—Je n'en puis plus, Nestor. Impossible d'aller plus loin! Il faudra un âne pour m'aider à monter jusqu'en haut!

Alors, M. Tandret, offrant galamment son bras:

—Mais, ma chérie, si tu t'appuyais sur moi?...

CONSULTATION

1. — Monsieur l'avoué, je viens encore vous demander une petite consultation...

—Bien, de quoi s'agit-il?

—C'est toujours pour la même affaire, Baluchard prétend maintenant que je lui dois douze cents dollars.

—Baluchard a-t-il un papier signé de vous?

—Non.

—Alors, soyez tranquille, vous ne lui devez rien.

2. — ...Mais, dites donc, au fait, voilà au moins dix consultations que je vous donne, et nous n'avons pas encore causé honoraires...

—On peut en causer, combien que je vous dois?

—Vingt-cinq dollars.

—Avez-vous un papier signé de moi?

—Quelle plaisanterie! Vous savez bien que non...

—Alors, je suis bien tranquille, je ne vous dois rien.

UNE MENDICITE ORIGINALE

Une voiture vient se ranger devant la porte d'un grand magasin, un individu en descend rapidement et pénètre dans le magasin.

Le patron, s'avançant poliment, lui demande ce qu'il désire, et reste, à juste raison, stupéfié, en entendant l'autre lui demander la charité.

—Comment, répond le marchand, vous venez mendier en voiture?

Et le quémandeur, d'un ton sec et péremptoire:

—Evidemment, cela prouve que c'est pressé!

NOS JOYEUX FINANCIERS

—Comment avez-vous pu vous enrichir, quand tous les actionnaires ont été ruinés?

—C'est simple. J'ai toujours mis l'avoir dans ma poche et le doigt... dans l'oeil de mes actionnaires.

UN CAS TRES EMBARRASSANT

Etienne Barbak, un fripon qui ne compte pas moins de douze condamnations et se trouve relégable, comparaît en police correctionnelle sous l'inculpation de vol, comme d'habitude.

Son attitude est déplorable: un sourire goguenard erre sur ses lèvres et ses mains s'enfoncent au plus profond de ses poches.

—Accusé, tenez-vous convenablement devant la justice.

—Ben, mon président, j'ai pas pu faire ma raie, ce matin!

—Il ne s'agit pas de cela: ne mettez pas vos mains dans vos poches.

—Alors, Etienne Barbak éclate d'indignation.

—Voyons, mon président, faut être raisonnable; vous me condamnez quand je les mets dans les poches des autres, et vous m'...injuriez quand je les mets dans les miennes! Où diable faut-il les mettre?

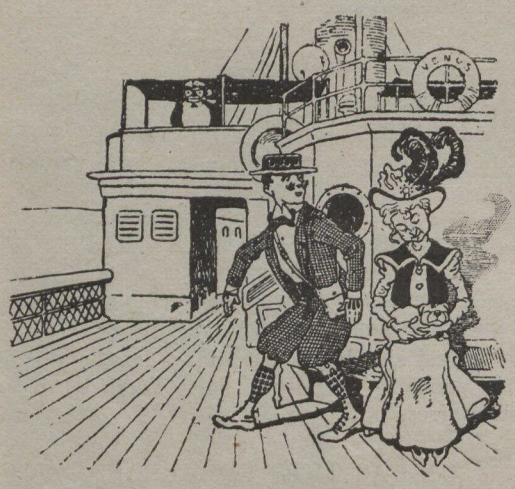
OH! CES ENFANTS! — 1.

—Et cette langue de veau que je t'ai envoyé acheter, où est-elle?

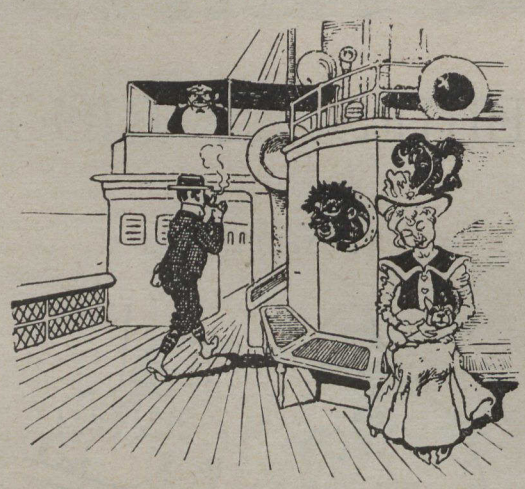
OH! CES ENFANTS! — 2.

—J'ai rencontré Jean, qui m'a posé une devinette, et comme je ne savais que répondre, j'ai donné ma langue au chat.

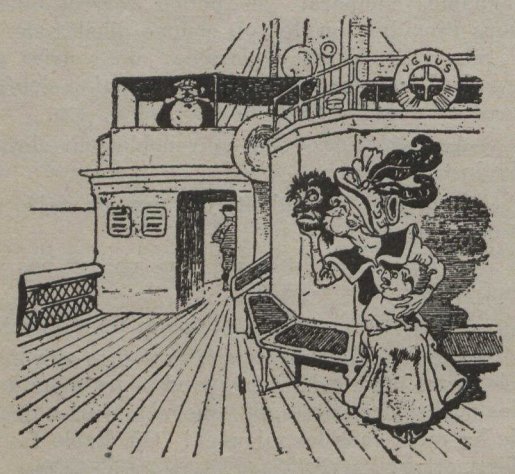
LE VOYAG E DE NOCES



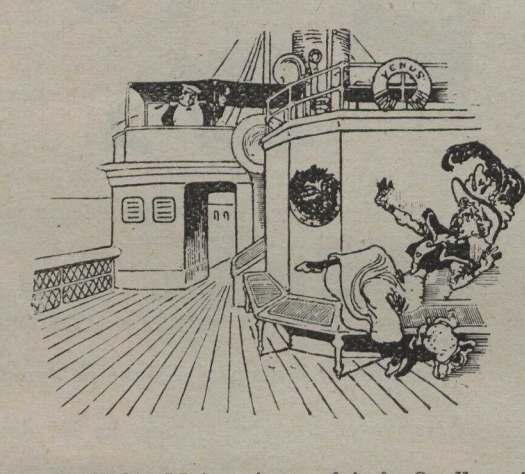
1. — Comment! Marie, à peine installée sur le bateau, vous dormez déjà!...



2. — S'il en est ainsi, j'ai le temps d'aller fumer un cigare.



3. — Es-tu là, Eugène, mon cher petit mari?



4. — Ciel! Mais qu'as-tu fait? Quelle noirceur!...

LA QUEUE DU CHAT

Dans le cabinet de travail de M. X..., le grand romancier. Il écrit fiévreusement, tandis que près de lui, assis par terre, Bébé tire la queue du chat, qui miaule furieusement.

Enfin, agacé, le papa pose sa plume :

—Voyons, Toto, as-tu fini de tirer la queue de cette pauvre bête?

—Mais je ne la tire pas, p'tit père.

—Comment, tu ne la tires pas?...

—Mais non. Je la tiens seulement; c'est lui qui tire...

N'EXAGERONS PAS !

—Voyez-vous, madame Grasdouble, ma petite est d'une propreté extraordinaire; tellement, qu'à l'école elle emprunte toujours le mouchoir de sa petite amie pour ne pas salir le sien !...

O CANDEUR !

Petit Pierre ayant eu trois bons points dans sa semaine, son papa l'a conduit, jeudi dernier, à la matinée d'un grand cirque forain, où les éléphants et les chevaux savants font la joie des enfants... et des parents. Gugusse et Tapin, surtout, les deux clowns enfarinés, font rire aux larmes petit Pierre. Mais soudain, au milieu de ses cabrioles, Tapin se précipite sur le pauvre Gugusse, et v'lan! lui administre une maîtresse gifle dont retentit l'établissement.

Alors, inquiet, petit Pierre se retourne vers son papa et tout bas lui demande:

—Dis donc, paa, c'est-y celui-là qu'on appelle le chef de claque?

RENCONTRES DANGEREUSES

Après une partie de chasse fructueuse, deux Nemrods joyeux sont attablés dans une auberge de campagne devant une omelette gigantesque et devant un nombre respectable de flacons poudreux. Le premier appétit calmé, les langues se délient, les bonnes histoires se succèdent comme des fusées un soir de feu d'artifice, et les rires éclatent.

—Si tu rencontrais un sanglier, demande un des chasseurs à son camarade, que ferais-tu, avec ton fusil chargé de petit plomb?

—Ma foi, je grimperais au plus vite à l'arbre le plus proche!

—Et si tu voyais un veston, un simple veston suspendu à un chêne, que ferais-tu?

—Dame! je laisserais le veston à son propriétaire.

—Il faudrait fuir, malheureux, un veston est plus à craindre qu'un sanglier!

—Bah!

—Parfaitement, un sanglier n'a qu'une hure, tandis qu'un veston, lui, a une "doublure"!

ENTRE FEMMES

—Elle a presque achevé son installation, il ne lui manque plus que quelques tableaux, quelques portières...
—Elle doit pourtant avoir ça dans sa famille!

UN MOT DE LOUIS XI

Louis XI, qui n'avait pas précisément le coeur tendre, récompensa néanmoins noblement la valeur de Raoul de Lannoi.

Ce capitaine était monté à l'assaut à travers le fer et la flamme au siège du Quesnoi.

Louis XI, qui avait été témoin de son ardeur, lui passa au cou une chaîne d'or, en lui disant de sa voix cauteleuse et narquoise:

—Par la Paque-Dieu, mon ami (c'était son jurement ordinaire), vous êtes trop furieux dans un combat, il faut vous enchaîner, car je ne veux pas vous perdre, désirant me servir de vous plus d'une fois encore.

NOS VIEUX LOUPS DE MER

Le père Libarou est à bord d'un petit caboteur qui va de Québec à la Malbaie; le temps est mauvais, la mer houleuse, le bateau est violemment secoué. Libarou va trouver le capitaine, un bonhomme dont le nez rouge atteste un culte prononcé pour le jus de la vigne, et il lui demande d'un air angoissé:

—N'y a-t-il pas de danger, capitaine?

—Aucun! soyez tranquille, je connais tous les récifs de la côte comme le fond de ma poche!

Soudain, le bateau reçoit une formidable secousse, penche à tribord et s'enfonce lentement.

—Tenez, dit froidement le capitaine, en voici un !...

TU AS RAISON, MAIS JE N'AI PAS TORT!

—Tu vois, comme tu n'as pas été sage, Petit Noël a mis une verge dans ton sabot!

—Moi, j'crois plutôt qu'il n'a pas vu bien clair dans la cheminée et qu'il s'est trompé de chaussures.

APRES L'ECOLE

—Tu sais, Victor, que je t'ai défendu d'aller chez Henri, qui est très mal élevé.

—Alors, maman, Henri peut venir chez moi, qui suis très bien élevé?

MAITRES ET DOMESTIQUES

Par un orage épouvantable accompagné d'une pluie diluvienne, madame sonne sa femme de chambre :

—Julie, courez vite chez la modiste, vous lui direz de ne pas oublier mon chapeau.

—Puis-je emmener Azor, madame?

—Etes-vous folle, Julie? Vous ne voyez donc pas qu'il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors ?...

OH ! JEUNESSE !

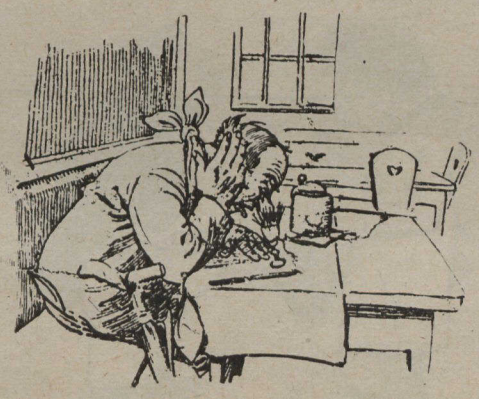
Un attorney (espèce de procureur et d'avoué) qui mariait son fils, lui donna pour dot 500 livres sterling ($2,500), quelques petits procès ordinaires et un procès de chancellerie. Deux ans après, le fils vint trouver son père et le pria de lui procurer d'autres affaires.

—Qu'avez-vous donc fait de celles que je vous ai données? lui demanda le père d'une voix indignée.

—Je les ai terminées à la grande satisfaction de mes clients, répliqua le jeune homme, et ils m'en ont témoigné toute leur reconnaissance.

—Insensé que vous êtes! s'écria le vieil attorney, de plus en plus furieux; ce procès était dans ma famille depuis vingt-cinq ans, et il y fût encore resté le même nombre d'années, si je ne vous l'eusse pas donné! Allez, je ne ferai certainement rien pour un sot tel que vous! Terminer les affaires de ses clients! Quelle folie!

L'INCONVENIENT DE DORMIR A TABLE



UN HOMME A PRECAUTION

Gondolard vient de faire l'acquisition d'un superbe huit reflets... Son ami Balandru le félicite, et, pour faire admirer davantage son couvre-chef, Gondolard ne trouve rien de mieux que de l'enlever et de le tenir à bout de bras.

—Tiens, remarque Balandru, tu as fait mettre une petite glace au fond de la coiffe!

—Oui, c'est très utile!

—Et pourquoi, mon Dieu?

—Pour voir, quand je suis dehors, comment va le chapeau!

OEIL POUR OEIL, DENT POUR DENT

Depuis longtemps sept heures ont sonné à toutes les pendules de la maison. la demie approche, tous les invités sont réunis; seul le docteur, le bon docteur ami, n'est pas encore arrivé. Les enfants s'impatientent, monsieur va fréquemment jeter, à travers le rideau, de furtifs regards dans la rue, madame s'inquiète sur la qualité du potage et du rôti qui auront " attendu ", quand enfin la sonnette vibre. Et le docteur apparaît, suant, soufflant, éreinté, s'épongeant vivement et avec rage.

—Ah! mes chers amis, que je suis peiné d'être tellement en retard, mais ce n'est pas de ma faute: mes malades m'accaparent, mes malades me tuent !

—C'est de toute justice, fait gravement monsieur en l'entraînant vers la salle à manger, ils t'appliquent la peine du talion!

UNE BOUCHE MONSTRE

Sur la rue Sainte-Catherine, deux flâneurs dévisagent les passantes.

—Pas mal! celle-là, quoiqu'elle ait la bouche commune.

—Oh! commune, tu peux dire... comme deux!

LE MARCHAND ET LA NEGRESSE

Le vendeur. — Et puis, malgré leur bon marché, ces bas sont très bien teints; vous n'avez pas à craindre qu'ils déteignent sur la peau!...

UN CALCUL DIFFICILE

M. Toto s'efforce depuis une demi-heure de trouver la solution de son dernier problème: impossible, il ne trouve pas. A la fin, il demande assistance à son papa, en lui avouant son ignorance.

Le papa examine la donnée, la retourne en tous sens, réfléchit longuement, et finalement la rend à son fils, en disant:

—Ma foi, je n'y comprends rien non plus, moi.

Et M. Toto, avec amertume:

—Alors, comme ça, demain je serai puni parce que tu ne sais pas compter?...

DU TAC AU TAC

A son dernier examen à la Faculté de droit, le sénateur étudiant Lintilhac, seul disciple authentique du grand Aristote en notre époque ignorante et barbare, avait affaire à un professeur excessivement grincheux et même quelque peu insolent.

Le candidat s'enferrait d'une façon pitoyable, répondant de travers sur toutes les questions; il était émotionné sans aucun doute et avait ce qu'on est convenu d'appeler le trac.

Impatienté, le professeur lui dit en ricanant:

—Monsieur, je vous pose une dernière question... je suppose que j'aie l'usufruit d'un âne, comment en userai-je à son égard?

—En bon père de famille, monsieur! répondit Lintilhac à bout de patience.

Résultat: une boule noire.

PAS DE MARIAGE

M. de X... allait depuis vingt ans passer ses soirées chez une dame fort aimable. Il perdit sa femme, alors tous ses amis crurent qu'il épouserait celle envers laquelle il s'était montré si assidu. Il n'en fut rien. L'un d'eux lui exprimait un jour son étonnement à ce sujet.

—Si j'épousais Mme Z..., répondit-il, où irais-je passer mes soirées?

UN GREUZE

Mlle de Condé est fort jolie; elle a un air étonné d'ingénue, des yeux de madone de vieux vitrail, de beaux cheveux ensoleillés et doux, une bouche délicate et pourprée, et l'on s'imagine aisément que le peintre du "Fils prodigue", Greuze, le peintre chéri du sensible Diderot, le peintre des esntimentalistes raffinés, eût aimé l'avoir pour modèle.

Malgré sa beauté, elle fut longtemps sans trouver de mari.

Mais comme enfin tout s'arrange, et qu'elle est fiancée, on annonçait hier, à un de nos amis, le mariage de la naïve enfant.

—Ah! dit-il, ce Greuze a trouvé un preneur? La "Cruche casée", alors?...

COMPARAISON INATTENDUE

Un de nos amis, qui suit en amateur la grande tragédie asiatique dont Russes et Japonais sont les héros, nous envoie cette amusante anecdote "à côté" que Victor Hugo eût appelée "une fleur sur un charnier".

Sur les marches du palais des rois de Corée, à Séoul, un indigène de taille herculéenne se prélasse, assis, chauffant sa paresse au soleil.

Passe le représentant d'un grand journal parisien :

—N'as-tu pas honte, mon ami, d'être là à ne rien faire quand Russes et Japonais s'exterminent à ton sujet?

—Dis, Moussié, lui répond le Coréen, as-tu déjà vu deux chiens se battre pour un os?

—Oui, bien souvent!

—As-tu vu quelquefois l'os se battre?

—Jamais.

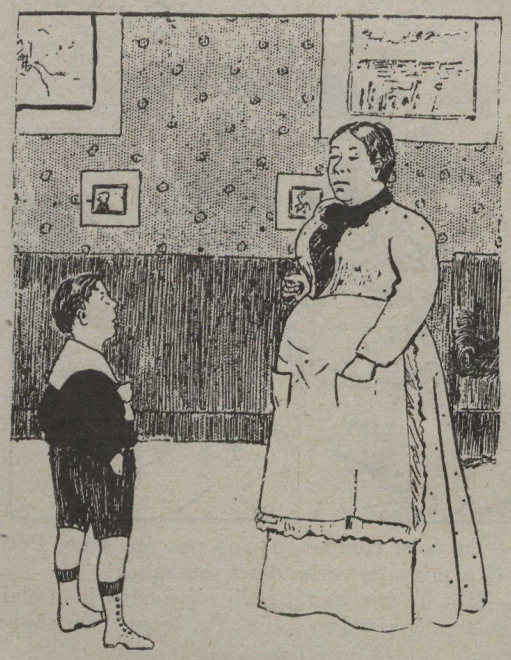
—Alors, Moussié, pourquoi me battrai-je, moi: je suis l'os!

CROQUIS HUMORISTIQUES

—Tu vois, Zidore, le budget grossit tous les jours; il n'y a que toi qui n'augmente pas le mien!

—Quel ouragan, je n'ose pas ouvrir la bouche, mon râtelier serait emporté!

LOGIQUE D'ENFANT



La maman. — Mon petit, il est temps d'aller au lit, les petits poussins sont couchés à cette heure-ci...

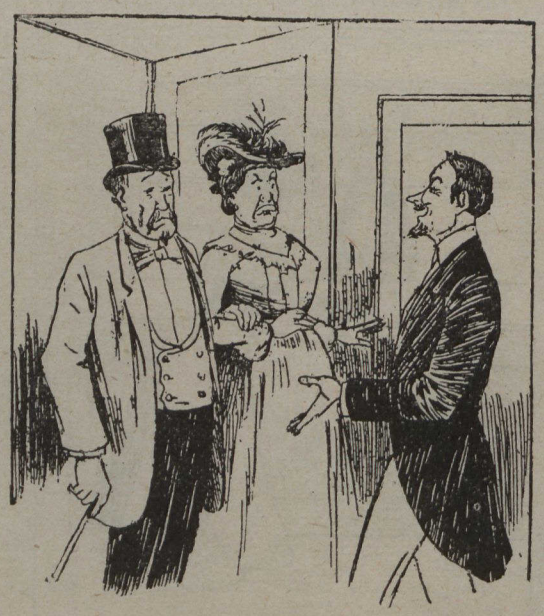
L'enfant. — Oui, mais la maman poule en a fait autant.

PROMOTION CONVOITEE

—Quoi! donner ma fille en mariage à l'un de mes commis? Jamais...

—Je ne vois pas pourquoi; vous pourriez alors me donner votre place à la caisse et prendre un autre employé!

UN GAFFEUR



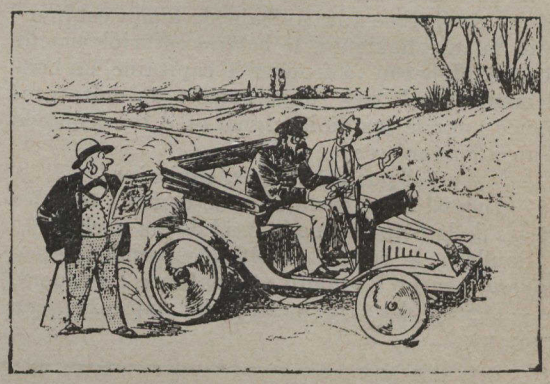
—Ah! mes chers amis, vous tombez à merveille, j'offre justement un déjeuner aux huîtres, ce matin!

ENTRE CANARDS

—Que tu t'es fait beau aujourd'hui, il ne te manque plus que ta canne...

—Mais non, puisque te voilà!

LA RAISON, C'EST QUE...



L'ami. — Epatant!... C'est la première fois que je te vois éviter un piéton!

Le chauffeur. — C'est parce que j'ai un rhumatisme dans la jambe gauche, et une forte secousse pourrait me faire mal!

RETOUR D'ITALIE

Davillard est marié à une femme plus âgée que lui, qui lui a apporté une jolie fortune. Davillard, d'employé aux douanes, est devenu propriétaire et rentier dans la banlieue de Paris. Après vingt ans de mariage, il a oublié que tout son bien-être il le doit à sa femme, et celle-ci est reléguée au dernier plan de sa vie. Davillard va seul au théâtre, Davillard ne sort plus sa femme. En septembre dernier, Davillard s'est payé, tout seul, un petit voyage circulaire en Italie, et au retour, il disait en racontant ses impressions à sa chère moitié:

—Ah! si tu savais, au Colisée, à Rome, comme je pensais à toi en contemplant ces ruines!

QUEL INSOLENT !

M. Tapin, qui a fait, dans le commerce des métaux et chiffons, une grosse fortune, va marier sa fille Hortense à un jeune aspirant diplomate, aussi pauvre qu'abondamment titré. Pour la première fois, le jeune de Tripet de Cogne parcourt la villa que M. Tapin vient de se meubler à Vaudreuil, et son enthousiasme le fait sortir de la réserve diplomatique.

—Oh! oh! s'écrie-t-il, devant une magnifique descente de lit en tigre authentique, à quel animal appartient donc cette peau-là?

—A moi, monsieur, répond M. Tapin, très digne et vexé.

ENFANT TERRIBLE

Madame met la dernière main à son élégante toilette de bal.

Bébé a suivi avec une admiration croissante la transformation de sa maman. Enfin, la voyant prête à partir, il demande:

—Tu ne m'emmènes pas, petite mère?

—Non, mon chéri, je ne peux pas.

—Tu ne prends pas ton ouvrage, non plus?

—Mais, mon chéri, on ne travaille pas en soirée.

—Ah! alors... pourquoi que papa dit que tu fais toujours tapisserie?

Eugène Ysaye

L'art musical français nous envoie rarement des artistes aussi célèbres qu'Eugène Ysaye.

Nous disons art musical français à dessein, car bien qu'Ysaye soit d'origine belge, il n'en a pas moins du sang français dans les veines et un tempérament artistique très gaulois.

Ysaye fut un admirateur de Vieuxtemps. Il est le continuateur fidèle des traditions qui firent la réputation de ce maître. Il veut l'art par l'émotion et non par l'intellectualité. Il veut toute la chaleur de la passion dans l'expression d'une idée mélodique avec une légère nuance rêveuse qui tient un peu de ce flegme flamand qui déconcerte et intrigue à la fois.

Ysaye naquit à Liége il y a 46 ans. Jusqu'à l'âge de 14 ans, il joua du violon sous la direction de son père. A quinze ans il alla trouver Wieniowski, à Bruxelles, qui l'accepta comme élève, après l'avoir entendu jouer un concerto de Vieuxtemps.

A dix-huit ans il obtint la bourse de l'Etat, qui lui permit d'aller à Paris étudier sous Massart, et à 22 ans, il commença sa tournée de concerts, qui consacra sa réputation de plus en plus grande comme le plus fort des violonistes de notre époque.

Il y a dix ans, il fit une tournée en Amérique, et sa venue à Montréal fut l'occasion d'un triomphe véritable.

Ysaye a fondé à Bruxelles les concerts symphoniques qui portent son nom. Il fut professeur de violon au conservatoire de Bruxelles.

Comme virtuose, Ysaye joint la beauté du son et une rare puissance lyrique à la virtuosité la plus impeccable.

Toute l'âme française se retrouve dans les harmonies exquises qu'il sait tirer de son merveilleux instrument.

La vente des billets pour le concert qu'Psaye donnera le 31 janvier, au Monument National, commencera samedi, le 21 courant, à 9 heures, au Monument National. Il faudra se presser pour avoir de bonnes places.

M. Jules de Befne accompagnera M. Ysaye.

Le prix des billets est de 75 cents à $2.50.

La buvette des députés anglais

Les députés anglais se traitent assez bien, si l'on en juge par le rapport semestriel du comité qui donne le fonctionnement de la buvette au palais de Westminster.

Dans la dernière session, on a servi aux députés 106,520 repas divers. Le prix se décompose ainsi sur la note des achats du comité : $55,000 de provisions de bouche, $2,600 de cigares, $15,400 de vins, etc., etc.

On aurait tort de croire, d'ailleurs, que les députés sont nourris aux frais de la princesse. Sur la dépense totale, qui est de $70,000, ils ont payé de leur poche $67,000.

Poils Follets Enlevés !

"THORENE", le nouveau traitement, enlève les poils follets sûrement, sans danger et sans douleur. Pas d'acides ni autres ingrédients malfaisants. Toute dame ainsi affligée devrait employer le remède souverain, envoyé par la poste, scellé sûrement, $1.00. Adresse :

The Madam Thora Toilet Co.
Toronto, Canada.

Le truc dévoilé

Récemment, un prestidigitateur bien connu donnait une représentation à la Concordia, à Berlin.

Pendant l'entr'acte qui précédait son entrée en scène, un des spectateurs sortit et s'en alla à la buvette, boire la chope obligatoire. Au moment de payer, mettant la main dans son gousset, notre quidam y trouva un thaler, qu'il ne se rappelait pas posséder.

—Baste! dit-il, si cet argent est là, c'est qu'il est à moi!

Et, jetant le thaler sur la table, il paya, prit les deux marks de change qu'on lui rendait, et rentra dans la salle, s'asseoir au premier rang.

Le prestidigitateur, alors en scène, tenait à la main un pistolet, y introduisit un thaler, et montrant notre spectateur du doigt, disait:

—Le thaler que je glisse dans cette arme, vous allez le retrouver, mesdames et messieurs, dans la poche gauche de ce gros monsieur, assis là, devant moi. Attention!

—Pardon, monsieur s'écrie le gros monsieur en se levant brusquement; pardon, vous faites erreur. Il ne me reste plus que deux marks, parce que je viens de casser la pièce pour m'offrir un verre de bière.

On conçoit l'hilarité de l'assistance et la mine piteuse du pauvre prestidigitateur, dont le truc venait ainsi d'être dévoilé!

Le chiffre 13

Le conseil municipal d'une grande ville d'Allemagne, Cassel, vient de prendre une décision qui a été notifiée à tous les propriétaires d'immeubles: c'est de supprimer le fatidique nombre treize dans le numérotage des maisons de la ville.

Cette superstition n'est pas si rare qu'on peut le croire. Elle sévit à Paris. En effet, dans la Ville-Lumière, vous ne trouverez pas dans un seul hôtel, dans une seule maison meublée, la chambre 13—on ne parviendrait pas à la louer. La chambre 13 est partout appelée la chambre 12 "bis". Et cette particularité eixste dans la proportion de cinq pour mille. Dans les établissements de bains, c'est encore plus rare; la cabine No 13 est complètement supprimée et n'est même pas remplacée par la cabine 12 "bis". On craindrait trop qu'elle servît d'asile ou de prétexte à ceux qui veulent se suicider, ou simplement qu'elle portât malheur aux baigneurs.

Enfin, dans bon nombre de théâtres parisiens, vous ne pourriez louer ni pour or, ni pour argent, le fauteuil No 13, pas plus que la loge 13. Du reste, si la superstition quittait la terre, elle se réfugierait dans le monde des théâtres. Elle va jusqu'à l'enfantillage chez les acteurs, les auteurs et les directeurs.

Un terrible accident

"Le train express est arrivé à Londres avec dix minutes de retard. A son départ de Liverpool, il a été arrêté d'une façon extraordinaire.

"Un gentleman, portant un magnifique pardessus confectionné par la maison John Smith, reconduisait un de ses amis au train de Londres, lorsque tout d'un coup le train se met en marche.

"Le voyageur ferme précipitamment la portière, mais — contretemps affreux! — le pardessus de l'ami se trouve pris entre la portière et le wagon! Avec beaucoup de sang-froid, le gentleman se cramponne à un bec de gaz, et le train s'arrête immédiatement.

"Ce qui prouve que ce n'est que chez John Smith que l'on peut avoir d'aussi solides étoffes, aux prix extraordinaires de... Ets..."

Les Américains, ces maîtres de la réclame, jalouseront les Anglais d'avoir trouvé celle-là!

Bouée humaine

Un journal londonien relate le regrettable quiproquo suivant dû à l'ambiguïté de la langue anglaise :

Chez nos voisins, "buoy" (bouée) et "boy" (garçon) se prononcent de la même façon.

L'été dernier, un mauvais bateau à voiles faisant le service des voyageurs pauvres entre l'Ecosse et l'Irlande, était en perdition sur les côtes.

L'équipage, affolé, courait d'un bout du pont à l'autre. Soudain, un pauvre diable de passager fut enlevé par la lame.

—"Throw him a buoy" — jetez-lui une bouée — commande le capitaine à un matelot ivre de peur ou de gin.

L'homme se précipite et revient bientôt trouver le capitaine, immobilisé au gouvernail.

—Eh bien! interroge celui-ci, est-ce fait ?

—Oui, répondit le mathurin. Seulement, je n'ai pas trouvé le "boy" (garçon) et j'ai jeté un vieux à la place.

On conduit à sa dernière demeure un ivrogne qui a demandé à être incinéré.

—Il a tout de même eu, dit un ami, une drôle d'idée de vouloir s'en aller par le four crématoire.

—Dame! répond un autre ami en souriant, le plaisir de se payer une dernière cuite!...

BONS ROMANS

Voulez-vous occuper agréablement vos heures de loisir ? Sur réception d'une piastre j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres : Les Fiançailles d'Yvonne — Vengeance de Femme, en 2 vols — La Capitaine — Le Château de Villebon — Miséricorde — La Cosaque — Les Drames de l'Irlande — Le Missel de la Grand'Mère — La Loi d'Amour — L'ami du Château — La Belle Tiennette — Un Duel à Mort — La Fiancée du Tueur de Lion — Le Mendiant Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire — Chagrin d'Amer — Le Sacrifice d'une Femme — La Dame d'Auteuil — La Voleuse d'Enfants — Le Secret du Blessé — Le Compagnon Invisible — Mariage aux Roses — Les Dix-sept ans de Marthe — La Bruyère d'Yvonne — La Langue de Mme Z. — Coeur de Sceptique — Un Mariage de Confiance — La Fille des Vagues — Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge des Maquis — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adressez : Déom Frères, 1877 rue Ste Catherine, Montréal.

VICTIME des POISONS

Vous n'avez pas le droit de vous décourager parce que vous croyez avoir tout essayé pour vous guérir.

Nos "Préparations Végétales" ont guéri des milliers de cas déclarés incurables par de savants médecins. Nous n'employons aucun poison dans nos préparations, et nos médecins spécialistes se feront un plaisir de vous donner gratuitement toute information que vous désireriez au sujet de n'importe quelle maladie. (UN REMEDE DIFFERENT POUR CHAQUE MALADIE).

Laboratoire de Remèdes et Produits Végétaux Laliberté
136 RUE ST-DENIS
MONTREAL

"LA DIGESTIVE"
Guérit pour toujours la Dyspepsie

EN VENTE PARTOUT

CONSTIPATION CHRONIQUE
LES GRANULES BUROT
AUX FLEURS DE CAMOMILLE
Pour migraine, dyspepsie, embarras du foie, mal de rein.
Agissant sans provoquer NI COLIQUES NI DIARRHÉE
PURGATIF et LAXATIF DOUX et SUR
Précieux dans la grossesse et l'allaitement.

Envoyé franco, aux Etats-Unis ou ici. Prix 40c.—COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA, ch. 6 "La Presse"

SANOL
LE MEILLEUR
LE PLUS PUISSANT
DE TOUS LES TONIQUES.
Ne contient pas D'ALCOOL
En vente dans toutes les pharmacies
DEMANDEZ LE
SANOL

ART. LAURIN & CIE.
Peinture de Maisons, Tapissage, Blanchissage, Enseignes.

No 73
St-Chs-Borromée
MONTRÉAL

PHONE
MAIN 4564

SIROP du Dr LEONARD

Spécifique pour les Coliques des enfants, Diarrhée, Dyssenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des Poumons.
En vente chez tous les pharmaciens.
PRIX 25 CENTS.

Préparé par la CIE CHIMIQUE "LEONARD," 3141 rue Notre-Dame, Montréal.

CONSEILS PRATIQUES

MOYEN DE FAIRE DISPARAITRE LA MAUVAISE ODEUR DES EVIERS. — Ce qui donne une mauvaise odeurs aux éviers, c'est l'amas des graisses qui proviennent des résidus contenus dans l'eau de vaisselle. Pour faire disparaître cette odeur, il faut y jeter soit de l'ammoniaque, de la soude, ou de l'acide chlorydrique, appelé dans le commerce esprit-de-sel.

ENTRETIEN DES TOUCHES DE PIANO. — Voici une recette d'une simplicité extrême et qu'on affirme être d'une efficacité certaine. Il suffit de frotter les touches avec un morceau de flanelle imbibée d'alcool, pendant plusieurs jours de suite: les personnes délicates emploieront de l'eau de Cologne, mais c'est un luxe inutile. Si les touches sont par trop jaunies, on peut employer pendant quelque temps et avec précaution l'acide oxalique. Sur les touches neuves, l'alcool suffit toujours, employé de temps à autre pour entretenir l'éclat et la blancheur de l'ivoire.

LA GRIPPE

qui fait tant de victimes est souvent, ou presque toujours, le résultat d'un petit rhume mal soigné.
Ne vous laissez pas faire par le rhume mais prenez-en de suite le dessus. Le

SIROP MATHIEU
de Goudron
et d'Huile de Foie de Morue

va chercher la maladie, la chasse et la remplace par la vigueur, la force et en un mot la SANTÉ.

Gros flacon 35 cts partout.

La Cie J. L. Mathieu, prop.,
SHERBROOKE, Qué.

Si votre rhume vous donne la fièvre, les **Poudres Nervines de Mathieu**, prises en même temps que le Sirop Mathieu, la feront disparaître.

L. Chaput, Fils & Cie
Dépositaires du Gros, Montréal.

Histoire naturelle

Nous sommes dans la petite école d'une ville de l'Ouest.

La leçon d'histoire naturelle vient de commencer.

Le maître interroge l'élève Kér'aven :

—Qu'est-ce qu'un quadrupède?

—C'est ce qui a quatre pieds, m'sieu! s'écrie l'élève.

—Nommez-m'en un, dit le maître.

—L'éléphant, m'sieu.

—Et y a-t-il des quadrupèdes à plumes? continue le maître.

—Oui, m'sieu!

—Ah! citez-m'en un, par exemple?

—Un lit de plumes, m'sieu!...

Le mât de Cocagne

C'est sous Charles VII, au hameau de Quincampoix, près de Paris, que fut inventé le jeu du mât de Cocagne.

L'auteur inconnu du "Journal d'un Bourgeois de Paris" raconte ainsi cet événement mémorable:

"Le jour de Saint-Leu et de Saint-Gilles, qui fut un samedi, premier jour de septembre 1425, proposèrent aucuns de la paroisse faire un esbatement nouvel.

"Ils prindrent une perche bien longue de six toises, ou près, et la fichèrent en terre et au droit bout de haut mirent un panier et dedans une grasse oie et six blancs (pièces d'argent) et oignirent très bien la parche.

"Puis fut crié que qui pourrait aller quérir ladite oie, en rampant, sans aide, la perche et panier il aurait et l'oie et les six blancs.

"Mais oncques nul, tant peut-il bien grimper, n'y put parvenir. Mais au soir, un jeune varlet qui avait grimpé le plus hault, eut l'oie, non pas le panier, ny les six blancs, ny la perche, et fut fait ce droit devant Quincampoix, en la rue aux Oies."

Le record de la parole

Ce n'est pas une femme qui le détient, mais un homme, un Allemand du nom de Pollack, qui stupéfia les Américains, chez lesquels il s'exhiba d'abord il y a quelques années.

Ce loquace Teuton sait par coeur une liste de 20,000 mots, qu'il débite en 40 minutes, soit à la vitesse de huit mots par seconde.

Le plus étonnant, comme effort de mémoire tout au moins, c'est que les mots n'ont aucun sens.

C'est une suite de substantifs, de verbes, d'adjectifs sans liaison, ni signification aucune, et que Pollack débite toujours dans le même ordre avec une volubilité prodigieuse.

Son impresario a offert 200,000 dollars au sténographe assez habile pour fixer sur le papier 20,000 mots dans le temps où Pollack met à les dire.

Plusieurs sténographes réputés habiles ont essayé de gagner l'enjeu sans y réussir.

Après eux, vinrent d'autres artistes tout aussi rapides, mais en outre inventeurs d'un système d'abréviation dont on disait merveille, et comme le premier ils échouèrent.

Aucun d'eux ne parvint à sténographier plus de trois ou quatre mots à la seconde, et les 200,000 dollars sont encore à attribuer.

CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANÇAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. **LE SYSTEME FRANÇAIS DE DEVELOPPEMENT DU BUSTE** inventé par **MADAME THORA** est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTÈME CORSINE. Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts de timbres-poste à

The Madame Thora Co.
TORONTO, Can.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

CARPE A LA POLONAISE. — Ecailler, vider et laver une petite carpe pesant environ une livre, que l'on partage en deux dans sa longueur, puis en travers en plusieurs morceaux. D'autre part, on met dans une casserole avec 2 onces de beurre, une petite branche de céleri émincée, le blanc d'un petit poireau, une petite carotte, et un oignon moyen coupés en rondelles, une pincée de persil en branches, une brindille de thym, un fragment de feuille de laurier, deux clous de girofle. Après avoir fait revenir le tout ensemble pendant 12 à 15 minutes, on y ajoute les morceaux de carpe, que l'on mouille avec une bouteille de sauternes; assaisonner et faire braiser doucement. Lorsque les morceaux de carpe sont cuits, les égoutter et les déposer dans une autre casserole; passer la cuisson que l'on lie avec un roux brun fait avec 1 once de farine et 1 once de beurre. Après avoir fait lier cette sauce sur le feu, l'assaisonner à point en y ajoutant une pincée de sucre, puis en napper les morceaux de carpe dressés sur un plat et entourés de lames de citron blanchies, 1 once de raisins de Corinthe et autant d'amandes douces, émondées et découpées en filets; le tout préalablement cuit pendant quelques minutes avec un peu de la cuisson du poisson.

—Voici un homme qui m'a appelé menteur et canaille... Me conseillez-vous de me battre avec lui?..

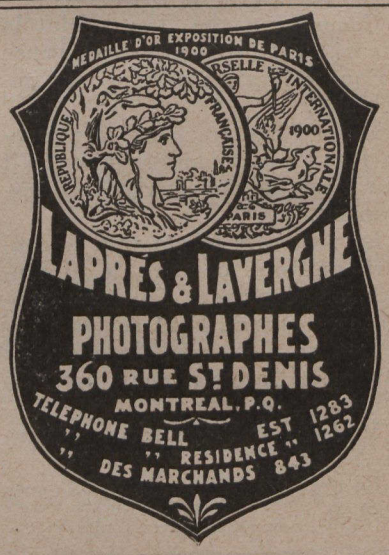
—Parfaitement, mon ami, car rien n'est plus beau, voyez-vous, que de combattre pour la vérité!

PENSEZ POUR VOTRE FAMILLE
D'un agent honnête vous choisirez une bonne assurance, s'adresser à
J. F. DELANEY, agent spécial, 180 rue St-Jacques, Montréal, (Phone Main 2140)

EDMOND J. MASSICOTTE,
Artiste-Dessinateur, (3e étage) 1630 rue Notre-Dame, Montréal — Illustrations décoratives pour couvertures de livres, catalogues, étiquettes, annonces pour le commerce. Affiches, monogrammes, cachets, etc

Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons.** Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, **25c.** **A. J. LAURENCE,** Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !



DENTS BLANCHES
EN EMPLOYANT CHAQUE MATIN LES
DENTIFRICES DES RR. PP. BENEDICTINS de SOULAC
Dentifrice mis hors concours à l'Exposition de Paris de 1900
Elixir 50c. Poudre 35c. Pate 35c. Tube 25c.
En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
En gros: GASTON VENNAT, 13 St. John St., Montréal.
BELL TEL. MAIN 4672.

— LES —
Dragées "ROBUST"
(DEPURATIVES)
Remarquez bien : **Dragées**, et non pas Tablettes ou Pilules.
La plus utile des 100 préparations "Robust."
Les Dragées "Robust" ont une action si douce et si complète sur le sang, l'estomac, le foie, les intestins, et tout le système, qu'il n'y a presque pas de maladie qui puisse tenir. 35 ans d'expérience.
Faiblesse, Débilité, Epuisement, Dyspepsie, Etourdissement, Constipation, Affections du Foie, Maladies de la Peau, etc., tout disparait graduellement et sans violence, si l'on persiste à prendre les Dragées "Robust" régulièrement.
En vente PARTOUT, 50c.
Dépôt : **Pharmacie C. Beaupré, 73 Déséry, Hochelaga, Montréal.**

ETIQUETTE UNION 16 TYPO. JAC. CARTIER 145

CE QUE NOUS IGNORONS

— En Californie, le bon vin vaut de 5 à 10 cents la pinte.

— On a vu des albatros suivre des navires durant deux mois pleins, sans paraître las d'un tel voyage.

— Dans le Yucatan (Mexique), on trouve les ruines de soixante-quatre villes anciennes.

— C'est en juin qu'il y a dans le monde entier le plus grand nombre de mariages.

— Un couple de lapins de garenne a, en moins de quatre ans, une descendance de plus de 1,250,000.

— Une autruche d'Afrique a déjà donné à elle seule des plumes représentant une valeur de $2,500.

— Les insectes n'attaquent jamais les livres dans lesquels on a répandu une poudre composée d'une partie de poivre blanc et de trois parties d'alun.

— On estime que c'est le requin qui peut nager le plus longtemps, allant jusqu'à "couvrir" une distance de 1,000 kilomètres en trois jours.

— Avalon, petite ville de plaisance située en Californie, se vante d'avoir un journal ne publiant que des nouvelles reçues par télégraphe sans fil.

— On a observé que le coeur d'un végétarien ne bat pas tout à fait comme celui d'un carnivore. Le premier accuse en général 58 pulsations par minute et le second 75.

— On compte en Angleterre à peu près 500,000 Gallois, qui ne peuvent pas dire dix mots d'anglais. L'Ecosse compte au moins 40,000 personnes qui ne savent que le gaélique, et l'Irlande 30,000 insulaires qui ne peuvent vous répondre qu'en irlandais.

— Pour laisser des traces susceptibles de renseigner ceux qui viendraient après eux, les pionniers australiens marquèrent des "arbres indicateurs" échelonnés à de courtes distance les uns des autres.

— En Sibérie, les paysans et même les habitants des villes ont coutume de placer sur une planchette, à l'extérieur de leur maison, un peu de nourriture toujours fraîche. C'est une attention touchante pour les prisonniers qui ont réussi à s'évader du bagne et peuvent ainsi se soutenir en chemin sans avoir besoin de frapper aux portes. La planchette est naturellement placée à une hauteur que les chiens et les loups ne peuvent atteindre.

L'Ivrognerie Secretement Guerie

Guérit son mari.

Echantillon Gratuit et circulaire contenant détails, témoignages, et prix, envoyés dans une enveloppe cachetée. Correspondance religieusement confidentielle. Incluez un timbre pour la réponse.
Addressez: **The Samaria Remedy Co., 23 Jordan St., Toronto, Can.**
Toutes les commandes des Etats-Unis remplies de notre Bureau américain. Pas de douane à payer.

— On a observé que la pluie tombe plus fréquemment et avec plus d'abondance entre trois heures et huit heures du matin qu'à tout autre moment de la journée.

— Le singe le plus gigantesque qu'on ait encore vu est sans doute le gorille dont le corps empaillé et le squelette se trouvent au musée de Hambourg. Ce monstre, originaire de l'Afrique occidentale, avait beaucoup plus de "cinq pieds six pouces", puisqu'il mesurait 2m, 80 et que l'envergure de ses bras était de 9 pieds exactement.

— A la foire de Nijni-Novgorod, en Russie, on adopte parfois une curieuse manière de vendre les turquoises. Pour un prix convenu, on permet au client de plonger la main dans un sac rempli des pierres précieuses, et tout ce qu'il peut retirer en une seule poignée lui appartient.

— Les premiers carillons furent installés en Belgique et en Hollande au XIVe siècle. Les plus riches carillons français sont: Dunkerque, 49 cloches; Merville (Nord), 39; Cambrai, 38; St-Amand, 38; Saint-Quentin, 31; Bonsecours, près Rouen, 25; Arras, 24.

— Après plusieurs heures de copie, les doigts de l'écrivain se raidissent, comme paralysés, et refusent tout service. C'est la crampe des écrivains. On peut la prévenir en se servant de gros porte-plume au manche de liège et de plumes n'exigeant qu'une pression très légère pour les pleins.

— Les chapeaux de Panama nous viennent de l'Equateur, de la Colombie et du Guayaquil. Ils ne sont pas faits de paille, mais de la tige des feuilles de palmier. Un vrai panama vaut de $20 à $30; Edouard VII en a payé un $450; le ténor Jean de Reské a payé le sien $600.

— La rhinoplastie, ou l'art de refaire des nez, est scientifiquement appliquée de nos jours avec le plus grand succès. Le docteur Nélaton, chirurgien des hôpitaux, indique dans un récent ouvrage le moyen de fabriquer des nez souples et rigide, grâce à un cartilage qu'il insère sous la peau du front, puis qu'il rabat pour faire un nez.

— Lucullus, général romain, était célèbre par l'opulence de sa table. Un soir qu'il soupait seul, il lui fut servi un repas moins somptueux qu'à l'ordinaire. Il fait appeler son maître d'hôtel pour lui reprocher une chère si modique. Celui-ci s'excuse en disant que, personne n'étant invité... "Ne savais-tu donc pas, reprit Lucullus irrité, qu'aujourd'hui Lucullus soupait chez Lucullus?"

— Dans certains pays comme la Norvège, la loi interdit de vendre du tabac aux enfants qui ont moins de quinze ans. Il faut même, dans l'île du Prince-Edouard et les îles Bermudes, que le fumeur soit dans sa seizième année et tout délinquant est puni d'une amende ou d'un emprisonnement de quinze jours.

— On dit que les Anglais voyagent beaucoup, et cependant nous lisons dans un journal britannique qu'un brave commerçant de Londres ne connaît exactement de l'immense ville que le district où il est né. Il a aujourd'hui plus de soixante-dix ans et n'a pas encore mis le pied dans un autre quartier de la métropole.

— Un peintre hollandais qui loit avoir des yeux excellents a exécuté le plus minuscule tableau qui sans doute soit au monde. On y voit représenté un meunier montant l'escalier de son moulin, un gros sac sur le doc, et des paysans qui le regardent... et le tout est peint sur un simple grain de blé blanc — qu'il faut examiner à la loupe!

— Les examens donnent la fièvre à nos pauvres collégiens, nous le savions déjà, mais un médecin russe a voulu s'en rendre compte d'une façon bien exacte et il a observé que les candidats, au moment critique, pourraient entendre leur coeur troublé battre vingt ou vingt-cinq fois de plus par minute qu'en temps ordinaire.

GRATIS Un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.
KOENIG MED. CO., 100 Rue Lake, CHICAGO.
En vente chez les pharmaciens ; $1.00 la bouteille, 6 pour $5.00.

— La tour du château de Coerehilly, dans le pays de Galles, est plus haute et plus inclinée que la tour penchée de Pise... mais elle est peu célèbre. Les monuments, comme ceux qui les élèvent, sont exposés à l'injustice humaine.

— On sait que les jours sont plus longs ou plus courts à mesure que l'on avance au nord ou au sud de l'équateur. Au cap Horn, ils sont de 9 heures au milieu de l'hiver; à Stockholm, de 18 heures et demie; à Saint-Pétersbourg, le jour le plus long dure aussi 18 heures et le plus court 5 heures; à Ternea, en Finlande, la plus belle journée d'été est de 20 heures et, au Spitzberg, les lampes ne s'allument pas durant 3 mois et demi.

— Un philosophe italien, M. Ferriani, s'est avisé de classer les degrés de jalousie en tenant compte de la profession des gens jaloux. Les architectes, les avocats, les officiers seront peut-être satisfaits d'apprendre que d'après l'observateur en question, c'est dans leurs rangs que l'on trouve le moins de "faces jaunes"; mais les professeurs, les journalistes, les auteurs et les acteurs n'admettront sans doute pas avec la même facilité qu'ils fournissent le plus fort contingent à l'armée des envieux.

— Un des ces hommes dont le plus grand plaisir est de risquer leur vie, a quitté récemment les côtes de la Nouvelle-Zélande dans un canot long d'un peu moins de 24 pieds. Il a fait voile vers Londres. Comptant sur une traversée de 5 mois au minimum, il a emporté des aliments concentrées et de l'eau potable qui peuvent lui permettre de tenir la mer de 130 à 150 jours. Jamais jusqu'à ce jour on n'avait tenté de faire une croisière aussi longue sur une simple barque.

SI VOUS TOUSSEZ

Si vous toussez, prenez le BAUME RHUMAL; il guérit quand les autres remèdes n'apportent aucun soulagement. C'est un vrai trésor pour ceux qui l'emploient.

"Il a opere des merveilles"

Si vous souffrez du mal d'yeux et n'avez encore essayé

Vous devriez le faire de suite. Il guérit.

Mme. H. M. Brown, Lindsay, Ont., écrit: "Veuillez m'expédier deux autres boîtes de 'Iozone' par le retour du Courrier. Il a operé des merveilles chez l'enfant qui s'en sert."

Prix 50c. Adressez:
THE IOZONE REMÈDY CO.,
106 Adelaide Ouest, Toronto.

$2 000 à perdre si l'original du certificat ci-dessus ne peut être produit.

Ecrivez pour nos prix et catalogues et mentionnez "l'Album Universel."

Grande Vente de Janvier

Escompte de 20 à 50 %

Sur tous nos ameublements de salon, boudoir, salle à manger, chambre à coucher, librairie et meubles de bureaux, aussi tapis, prélarts, rideaux, portières et articles de fantaisie. Nous emmagasinerons et assurerons gratis les meubles achetés et payés jusqu'au besoin.

VENEZ NOUS VOIR.
Nous sommes à votre disposition.

F. Lapointe,
1449 Rue Ste Catherine Est (Angle Montcalm)
Magasin fermé à 7 hrs excepté les lundis et samedis

SI VOUS AVEZ BESOIN D'UN BON PIANO, ADRESSEZ-VOUS A

J. A. Hurteau & Cie, Ltée

1680 rue Sainte-Catherine, Montréal

Prix spéciaux pour argent comptant ou avec conditions pour convenir aux acheteurs.

ASSORTIMENT COMPLET DE MUSIQUE EN FEUILLE.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE DE TOUS GENRES.

MACHINES A COUDRE.

UN OUBLI IMPARDONNABLE

Le client. — Comment ! vous n'avez pas le Scotch Marchant Old Highland Whisky sur votre liste. C'est pourtant le meilleur.

En richesse d'arôme, saveur et force,

Le CAFÉ de Mme HUOT

est supérieur à toutes les autres marques.

Il est pur, riche, délicieux !

En vente par tous les bons épiciers en canistres de 1 lb à **40c,** 2 lbs à **75c.**

EN GROS CHEZ

E. D. MARCEAU, Importateur, 285 rue Saint-Paul

Sa Sainteté le Pape Pie X

RECOMMANDE LE CELEBRE

VIN MARIANI

Le 2 juillet 1904, M. Angelo Mariani recevait de Rome la "Grande Médaille d'Honneur" que lui destinait Sa Sainteté Pie X en témoignage reconnaissant des bienfaits reçus par l'usage du célèbre VIN MARIANI.

Quelques années avant, M. Mariani reçut une Médaille d'Or de S.S. Léon XIII qui précéda Pie X comme suprême pontife de l'église universelle.

Ces témoignages ainsi que ceux des rois et princes gouvernant les principaux pays du monde entier, suffisent pour prouver la supériorité incontestable du Vin Mariani sur tous les autres toniques.

CHEZ TOUS LES PHARMACIENS- PARTOUT,

VIN MARIANI

Le seul fabriqué sous le contrôle direct des agents du gouvernement

Agent général pour le Canada : A. du CASTEL, 1299 Notre-Dame, Montréal. Bell Tel. Main 809.

Les deux choses qu'il vous faut

—UNE—

BONNE REPUTATION

—ET—

LE COGNAC PH. RICHARD

Il a toujours été et sera toujours le meilleur.

LAPORTE, MARTIN & Cie, Limitée

EPICIERS EN GROS

MONTREAL

Agents pour le Canada.